







AMUSEMENT PHILOSOPHIQUE SUR LE LANGAGE DES BESTES.

par le pere Bougeant jesuite

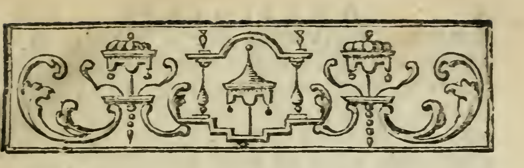


Bougeant

A GENEVE,

Chez PIERRE GOSSE & Compagnie.

1757.



AMUSEMENT PHILOSOPHIQUE SUR LE LANGAGE DES BESTES.

A Mad. . . . . . C.



QUE vous êtes séduisante, Mad.... & que vous connoissez bien tout l'empire que vous avez sur moi! Il ne m'est échapé qu'une fois de dire dans un de nos entretiens Philosophiques, que je croyois que les Bêtes parloient & s'entendoient fort bien entr'elles. Tout autre que vous auroit écouté ce propos comme un de ces discours que l'on hazarde sans preuve, & sans autre dessein que d'égayer la conversation. Mais vous me connoissez, dites-vous; & quoique la proposition ait tout l'air d'une plaisanterie, il vous plaît d'assurer que je ne l'ai point avancée au

hazard : vous voulez que je la traite ſérieuſement, & que je vous rende compte des raiſons qui m'ont perſuadé. Je ne ſçais ſi dans toute autre circonſtance je pourrois me réſoudre à vous obéïr, quelque envie que j'aye de vous plaire; car vous ſçavez que je n'ai guéres le loiſir de me diſtraire par des diſſertations amuſantes. Heureuſement me voici enfin à la campagne. J'ai laiſſé à la ville juſqu'au ſouvenir des occupations peu divertiſſantes, dont vous me plaignez quelquefois. Il me ſemble que je régne ici ſur toute la nature, dans un ſéjour délicieux & un cercle d'amuſemens dont la variété prévient le dégoût, & que je partage avec une ſociété charmante. A ce ſeul trait vous devinerez aiſément que je ſuis à C.... Puiſque pour rendre les plaiſirs plus vifs, il faut, diſent les Maîtres de volupté, en interrompre la continuité par quelque occupation legére; que puis-je faire de mieux, que de ſatisfaire votre curioſité? L'amour propre, comme vous voyez, ſe retrouve par-tout, & j'aurai moins de mérite que de plaiſir à vous obéïr. Mais nous ne comptons point enſemble, & pourvû que vous ſoyez contente de mon travail, je m'imagine que vous me pardonnerez ſans peine d'y avoir cherché mon propre amuſement.

Vous me demandez donc ſi je crois ſérieuſement que les Bêtes parlent. Oüi, Mad..... je crois très-ſérieuſement que les Bêtes parlent & s'entendent entr'elles tout auſſi-bien que nous, & quelquefois

mieux. Votre curiſioté n'eſt-elle pas ſatisfaite ? Non, vous voulez ſçavoir quelles ſont mes raiſons. Ce ſecond point n'eſt pas ſi facile à réſoudre. Si j'étois avec vous en converſation familiére, je vous dirois que la raiſon qui me perſuade que les Bêtes parlent, c'eſt que M. R. parle. Vous ne manqueriez pas d'ajouter Mad. d'H. & cette bouffonnerie nous feroit peut-être rire; mais quand on écrit il faut reſpecter ſes Lecteurs. Je ne vous dirai pas non plus qu'autrefois le Serpent eut avec Eve une converſation ſuivie, & que l'Aneſſe de Balaam a parlé. Il ſeroit encore plus inutile de vous raporter la fable des Chevaux d'Achille. Vous me répondriez que de ces événemens les uns ſont ſurnaturels, les autres fabuleux, qui par conſéquent ne prouvent rien dans l'ordre de la nature. Je vous entens. Cherchons donc dans la nature même les preuves de mon opinion. N'attendez cependant pas de moi des découvertes merveilleuſes. Vous ſerez peut-être toute étonnée de voir que vous croyez déja vous-même tout ce que je penſe ſur cela, & que je ne ferai que vous déveloper des idées & un ſentiment confus que vous n'avez pas aſſez aprofondi. Mais il faut établir quelques préliminaires, & je crains que l'acceſſoire ne ſoit auſſi long que le principal, ce qui eſt une faute capitale contre les régles d'une compoſition exacte. Mais qu'importe, pourvû que le tout vous amuſe ! Les Bêtes ont-elles de la connoiſſance ? Si elles connoiſſent, elles parlent. Mais comment

parlent-elles? Voilà les trois points de cette eſpéce de diſſertation.

I.

De la connoiſſance des Bêtes.

LEs Bêtes ont-elles de la connoiſſance? Je ſuis perſuadé que ſur cette queſtion vous n'héſiterez ſeulement pas. Deſcartes aura beau vous dire que les Bêtes ſont des machines, qu'on peut expliquer toutes leurs actions par les loix de la méchanique, qu'avant lui, & dès le tems de ſaint Auguſtin, quelques Philoſophes ont eu à peu près la même idée. Vous avez une chienne que vous aimez, & dont vous croyez être aimée, je défie tous les Cartéſiens du monde de vous perſuader que votre chienne n'eſt qu'une machine. Comprenez, je vous prie, le ridicule qui en réſulteroit pour tout ce que nous ſommes qui aimons des chevaux, des chiens, des oiſeaux. Repreſentez-vous un homme qui aimeroit ſa montre comme on aime un chien, & qui la careſſeroit, parce qu'il s'en croiroit aimé au point que quand elle marque midi & une heure, il ſe perſuaderoit que c'eſt par un ſentiment d'amitié pour lui, & avec connoiſſance de cauſe qu'elle fait ſes mouvemens. Voilà préciſément, ſi l'opinion de Deſcartes étoit vraie, quelle ſeroit la folie de tous ceux qui croyent que leurs

chiens leur ſont attachés & les aiment avec connoiſſance, & ce qu'on apelle ſentiment.

J'avouë que ſi le ſyſtême de Deſcartes étoit apuyé ſur des preuves ſolides, cette conſéquence ne ſuffiroit pas pour le réfuter. Il faudroit plaindre les hommes d'être livrés à une illuſion ſi groſſiére ; mais le vrai demeure toujours vrai, quoiqu'en puiſſe ſouffrir notre amour propre. Heureuſement le ſentiment de ce Philoſophe n'eſt fondé que ſur de ſimples poſſibilités. Dieu, dit-il, a pû faire les Bêtes de ſimples machines. Il n'eſt pas impoſſible qu'il l'ait fait. Je puis expliquer toutes leurs actions par les loix de la méchanique. Il y a même quelques-unes de ces actions qui ſemblent exclure tout autre principe. Donc j'ai lieu de croire que les Bêtes ſont des machines. Raiſonnement défectueux, comme vous voyez. Car du fait au poſſible, la conſéquence eſt certaine ; mais du poſſible au fait, la conſéquence eſt hazardée, incertaine & téméraire. C'eſt une pure ſupoſition, un château de cartes dont on peut s'amuſer, mais qui n'a rien de ſolide.

Je dis plus. Il y a quelque choſe en nous qui ſe joint à la raiſon, pour bannir de la ſociété l'opinion de Deſcartes. Ce n'eſt pas un ſimple préjugé, c'eſt une perſuaſion intime, un ſentiment dont voici l'origine. Il n'eſt pas impoſſible que les hommes, avec qui je vis, qui me parlent, qui me répondent, qui raiſonnent & qui agiſſent avec moi, ne ſoient que des machi-

nes. Car je sçais que je pense & que j'ai dans moi un principe qui pense & qui connoît ; mais je ne sçais pas de même ce qui se passe dans l'intérieur des autres hommes, & on ne peut refuser à Dieu le pouvoir de faire des hommes qui n'en eussent que l'aparence & tout le jeu, quoiqu'ils ne fussent dans le fond que de pures machines. Cependant malgré la vérité de ce principe, il me seroit absolument impossible de me persuader sérieusement, à moins que Dieu ne m'en fit une révélation expresse, que les hommes avec qui je vis ne sont en effet que des machines faites pour me donner du secours ou de l'embarras, du plaisir ou du tourment. Pourquoi ? C'est que quand je vois quelqu'un parler, raisonner & agir comme moi, je ne sçai quel sentiment intime se joint au bon sens & à la raison, pour me forcer de croire que l'homme que je vois a dans lui-même un principe de connoissance & d'opérations tout semblable au mien. Or les Bêtes sont, par raport à nous, dans le même cas. Je vois un chien accourir quand je l'apelle, me caresser quand je le flatte, trembler & fuir quand je le menace, m'obéir quand je lui commande, & donner toutes les marques extérieures de divers sentimens, de joye, de tristesse, de douleur, de crainte, de désir, des passions, de l'amour & de la haine. Je conclus aussi-tôt qu'un chien a dans lui-même un principe de connoissance & de sentiment, quel qu'il soit. Quelqu'effort que je fasse pour me persuader

que ce n'est qu'une machine, & quand tous les Philosophes de l'Univers entreprendroient de m'en convaincre, je me sens entraîné par une persuasion intime, par je ne sçais quelle force intérieure à croire le contraire ; & c'est ce sentiment qui s'oposera éternellement dans les hommes à l'opinion de Descartes. Aussi est-il vraisemblable que ce Philosophe, qui avoit un génie si supérieur, n'a adopté un systême si peu conforme à nos idées que comme un jeu d'esprit, & dans la seule vûë de contredire les Péripatéticiens, à qui il avoit déclaré la guerre, & dont en effet le sentiment sur la connoissance des Bêtes n'est pas soutenable.

Ces Messieurs qui, suivant les principes obscurs de leur Philosophie intelligible, donnoient à des corps une forme substantielle, matérielle, distinguée de la matiére, & qui étoit dans eux le principe de toutes leurs opérations, n'avoient garde de refuser aux Bêtes une semblable forme. Comme ils avoüoient d'ailleurs que les Bêtes sentoient, connoissoient & agissoient avec connoissance & sentiment, ils leur auroient volontiers donné une ame spirituelle comme à l'homme ; mais les principes de la Religion Chrétienne ne le permettoient pas. En effet, si les Bêtes avoient une ame spirituelle, leur ame seroit donc immortelle & libre ; elles seroient capables de mériter ou de démériter, dignes de récompense ou de châtiment : il leur faudroit un Paradis & un Enfer, les Bêtes seroient donc une espéce

d'Hommes, ou les Hommes une eſpéce de Bêtes, toutes conſéquences inſoutenables dans les principes de la Religion. Les Péripatéticiens, ainſi contraints de ſe borner à leur forme ſubſtantielle matérielle, pour éviter un inconvénient, retomboient dans un autre ; car ils étoient conſéquemment forcés de dire que cette forme ſubſtantielle étoit dans les Bêtes le principe de leur connoiſſance & de leurs actions: ſentiment abſurde, s'il en fût jamais dans les principes établis de la Philoſophie & de la Religion. Car nous ne connoiſſons dans la Philoſophie établie que deux ſubſtances : l'une penſante, ſentante, connoiſſante & raiſonnante, c'eſt l'eſprit. L'autre étenduë, diviſible, mobile, pouvant occaſionner des ſentimens & des connoiſſances par l'union de l'eſprit avec elle, mais abſolument incapable de ſentir elle-même & de connoître ; c'eſt la matiére. De-là on aperçoit d'un coup d'œil toutes les contradictions qui ſuivent néceſſairement de l'opinion des Péripatéticiens : une forme ſubſtantielle qui n'eſt ni eſprit, ni matiére, quelque choſe qui connoît & qui n'eſt point eſprit : une forme ſubſtantielle & matérielle qui n'eſt point matiére, & enfin des ſentimens & des connoiſſances matérielles ; principe extrémement dangereux, dont les Incrédules pourroient s'armer pour combattre la ſpiritualité de notre ame. N'eſt-il pas étonnant qu'une opinion ſi monſtrueuſe ait ſi long-tems régné dans les Ecoles Chrétiennes ?

Quelques Philoſophes ont prétendu la

rectifier. Pourquoi, disent-ils, ne reconnoître dans l'Univers que deux substances, l'esprit & la matiére? Dieu n'a-t'il pas pû créer une substance mitoyenne entre l'une & l'autre, inférieure à l'esprit & supérieure à la matiére, incapable de raisonner, mais capable de sentir & de connoître? En effet, on seroit d'abord tenté de le croire, & vous peut-être toute la premiére; mais ne vous y fiez pas, Mad.... vous retomberiez tout à la fois dans l'incertitude du sentiment de Descartes, & dans l'obscurité de l'opinion Péripatéticienne. Car 1°. Ce systême n'est qu'une pure supposition sans preuve & sans fondement. 2°. Quelle idée peut-on se former d'une substance qui n'est ni esprit ni matiére? Il est évident que par raport à nous qui ne connoissons que l'un ou l'autre, une substance mitoyenne est une chimére, un être de raison dont nous n'avons ni idée, ni sentiment. Eh! que sçavons-nous si ce qui n'est, par raport à nous, qu'une chimére, ne l'est point en effet en soi, & dans la nature même? S'il l'est en soi, Dieu n'a pas pû le créer, parce qu'il ne peut pas faire un être de raison. Or qu'est-ce qui nous éclaircira un doute si légitime?

Un ancien Auteur, dont les ouvrages sont recueïllis parmi ceux des Saints Peres, Firmien Lactance, s'expliquoit plus franchement. Il prétendoit que Dieu avoit donné l'usage de la raison à tout ce qui respire; mais aux Bêtes seulement pour conserver leur vie, sans aucun devoir de Religion, aux hommes pour acquérir l'im-

mortalité & un bonheur éternel par la pratique d'un culte religieux. Quelle idée! sans doute Firmien ne voyoit pas que suposer une ame raisonnable & par conséquent spirituelle, sans aucun devoir de Religion, c'étoit saper par les fondemens la loi naturelle & toute Religion, dégrader l'ame spirituelle, détruire l'immortalité qu'elle a de sa nature, & nous raprocher des Bêtes en voulant les raprocher de nous.

Je ne fais, comme vous voyez, qu'effleurer les systêmes, dans la crainte que j'ai de vous ennuyer par des raisonnemens détaillés. Mais voilà pourtant tout ce que la Philosophie nous aprend sur la connoissance des Bêtes. Que l'esprit humain est borné, direz-vous, que ses lumiéres sont courtes, que ses ténèbres sont profondes! Cela fait trembler. Nous sçavons que nous existons & que nous pensons. Nous voyons des faits: nous connoissons l'existence de mille choses: mais dès qu'on nous demande le comment & le pourquoi, nous nous égarons dans de frivoles conjectures, dans de fausses supositions, nous nous étourdissons de mille vains raisonnemens, qui, loin de nous éclairer, ne servent communément qu'à étouffer le peu de lumiére que le sens commun nous avoit donné. Nous ne nous comprenons pas nous-même, comment pourrions-nous comprendre la nature des Bêtes & de tout ce qui est hors de nous?

Faites une chose, croyez-moi, allez-vous-en aux Indes, à la Chine ou au Ja-

pon, & là vous trouverez des Philoſophes Payens, Déiſtes ou Athées, qui raiſonneront ſinon avec plus de lumiéres, du moins avec plus de liberté. L'un vous dira que les Dieux ont créé diverſes eſpéces d'eſprits, les uns plus parfaits, tels que les génies bons & mauvais; les autres moins parfaits qui ſont les hommes, & d'autres beaucoup plus imparfaits qui ſont les Bêtes. L'autre vous ſoutiendra que la diſtinction de l'eſprit & de la matiére eſt une diſtinction chimérique qu'on ne ſçauroit démontrer : qu'il ne voit aucun inconvénient à croire qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance que vous apellerez du nom qu'il vous plaira : que cette ſubſtance a dans les Bêtes, comme dans les Hommes, une organiſation, une modification, un mouvement, quelque choſe enfin qui fait qu'elle penſe plus ou moins parfaitement; & ces Meſſieurs ne connoiſſant ni les principes de la Religion Chrétienne, ni l'autorité de l'Egliſe, il vous faudra pour les attaquer dans leurs retranchemens, ou commencer par les faire Chrétiens, ou remonter à des principes Métaphyſiques fort difficiles à débroüiller. Mais je me flatte que vous vous épargnerez le voyage, & que vous aimerez mieux vous en tenir, comme moi, au grand principe, qui eſt de dire : tous ces ſyſtêmes ſont contraires à la Religion Chrétienne : dès là ils ſont abſolument faux.

Conſolez-vous, Mad.... en voici un autre qui n'a rien de commun avec tous ceux que je viens de vous expoſer. C'eſt

un ſyſtême tout neuf qui vous divertira du moins par la ſingularité, & que je vais vous rendre d'après l'Auteur lui-même, à qui je l'entendis débiter il y a quelque tems dans une compagnie, avec un air ſérieux, mêlé de plaiſant, qui faiſoit douter s'il en étoit lui-même bien perſuadé.

Tout le monde, diſoit il, convient que les Bêtes connoiſſent. Elles ont donc une ame. Mais cette ame eſt-elle matiére ou eſprit ? Il faut qu'elle ſoit l'une ou l'autre, & vous n'oſez cependant dire ni l'un ni l'autre. Vous n'oſez avancer qu'elle eſt matiére, puiſqu'il faudroit ſupoſer que la matiére peut connoître. Direz-vous que c'eſt un eſprit ? Non. Ce ſentiment entraîne des conſéquences contraires aux principes de la Religion. Eh bien, ajouta-t'il, je vais lever toutes ces difficultés. Aprenez que les Bêtes ont une ame ſpirituelle comme la nôtre, & que ce ſentiment, loin de contredire les principes de la Religion, y eſt tout-à-fait conforme, ainſi qu'à la raiſon. Vous jugez bien que ce début attira notre attention. Toute la compagnie ſourit, peut-être malignement, & dans l'impatience où nous fûmes de connoître le nouveau ſyſtême, il ſe fit un grand ſilence. L'Auteur continua ainſi.

La raiſon, dit-il, nous porte naturellement à croire que les Bêtes ont une ame ſpirituelle, & la ſeule choſe qui s'opoſe à ce ſentiment, ce ſont les conſéquences que l'on en tireroit, & entr'autres celle-ci, que les hommes ne différeroient des Bêtes que du plus ou du moins, ce qui ruineroit

ruineroit les fondemens de toute Religion : Donc ajoûta-t'il ; si je puis éluder toutes ces consequences : si je puis donner aux Bêtes une ame spirituelle sans intéresser les Dogmes de la Religion, il est évident que mon systême étant d'ailleurs le plus conforme à la raison est l'unique systême recevable.

Or, je le puis & je le fais le plus aisément du monde. Je trouve même le moyen d'expliquer par la même voye plusieurs passages fort obscurs de l'Ecriture-Sainte, & de résoudre de grandes difficultés ausquelles on ne répond pas bien. C'est ce qu'il faut déveloper plus en détail.

La Religion nous aprend que les démons ont été réprouvés du moment qu'ils ont péché, & qu'ils sont condamnés à brûler éternellement dans l'enfer. Mais l'Eglise n'a pas décidé qu'ils souffrent dès-à-present le suplice auquel ils sont condamnés. On peut donc croire qu'ils ne le souffrent pas encore, & que l'exécution de la sentence portée contr'eux est réservée au jour du Jugement dernier. Il n'en est pas ainsi des ames des hommes. Car l'Eglise a décidé que nos ames sont jugées au moment de leur séparation d'avec le corps, & que la sentence est exécutée dans le moment, de sorte que ceux qui meurent dans la disgrace de Dieu sont plongés à l'instant dans les flâmes de l'enfer. Mais l'Eglise n'a rien décidé de semblable des Démons. Il est vrai qu'on se le persuade assez communément, & qu'il

y a une infinité de perſonnes, à qui il n'eſt pas même venu en penſée d'en douter. Mais par la raiſon même qu'on le croit ſans réflexion & ſans examen, cette opinion n'étant d'ailleurs apuyée ni ſur l'Ecriture, ni ſur l'autorité des Saints Peres, ni ſur aucune déciſion ne fait point dans l'Egliſe une tradition à laquelle on ſoit obligé de ſe ſoumettre : d'autant plus que mon ſentiment n'eſt point abſolument nouveau, & que je pourrois citer quelques Auteurs qui l'ont inſinué, entr'autres un Ecrivain Eccléſiaſtique, Victor Prêtre d'Antioche, qui l'a formellement publié dans ſes Ouvrages.

Or aprenez, Mad... que pendant que l'Auteur s'expliquoit ainſi, un Abbé Docteur, qui étoit preſent, homme d'eſprit, mais vif dans la diſpute & prévenu de ſes principes, grommeloit tous bas entre ſes dents d'un air de mécontentement que l'Auteur n'eut pas de peine à apercevoir. Qu'avez-vous, Monſieur, lui dit-il ? Vous ne paroiſſez pas content. Non, ſans doute, répond le Docteur; car votre propoſition eſt formellement hérétique. C'eſt ce qu'il faut prouver, repliqua l'Auteur. Rien de plus aiſé, répartit le Docteur, & je le ferai par l'autorité des Auteurs Scholaſtiques & des Saints Peres. Oh ! pour cela non, dit la Dame chez qui nous étions. C'eſt ce que vous ne ferez pas, du moins dans ce moment. Nous ſommes curieux de ſçavoir le nouveau ſiſtême. Il faut, s'il vous plaît l'entendre, juſqu'à la fin, & enſuite vous diſputerez

tant qu'il vous plaira ſur vos Scholaſtiques & vos Saints Peres. La Dame fut obéïe, & l'Auteur continua.

Lorſque j'avance, dit-il, que les Démons ne ſouffrent point encore les peines de l'enfer, ſi c'étoit une ſupoſition gratuite, comme la méchanique de Deſcartes, ou la ſubſtance mitoyenne que d'autres Philoſophes ont imaginée, on ſeroit en droit de rejetter ma ſupoſition & je ne perſuaderois perſonne. Mais que M. l'Abbé écoute, s'il lui plaît, les preuves ſur leſquelles ma propoſition eſt apuyée. C'eſt un article de la foi que le Démon nous tente pour nous porter au péché, qu'il nous tend des piéges pour nous faire tomber, qu'il rode ſans ceſſe autour de nous, ſuivant l'expreſſion de Saint Pierre, pour trouver l'occaſion de nous dévorer: il nous remplit l'eſprit de mauvaiſes ſuggeſtions, il s'empare des corps; & lorſqu'il s'en eſt une fois mis en poſſeſſion, ce n'eſt point toujours par des fureurs qu'il fait ſentir ſa preſence. Il rit quelquefois, il chante, il ſe plaît à embarraſſer les Miniſtres de l'Egliſe qui le veulent chaſſer. Il raiſonne du plus grand ſang froid, comme lorſqu'il tenta Jeſus-Chriſt dans le deſert, & qu'il ſéduiſit Eve dans le Paradis Terreſtre. Or, repreſentez-vous quelqu'un dans l'enfer tel que la foi nous le dépeint, pénétré dans toute ſa ſubſtance, dévoré, conſumé d'un feu dont la vivacité paſſe tout ce que l'on peut imaginer, & concevés ſi un homme, ſi un eſprit dans cet état, peut s'occuper de

quelqu'autre chose que de l'effroyable tourment qu'il endure. Dites-moi qu'il est transporté de fureur, & que tous ses momens sont remplis par de nouveaux accès de rage, & de désespoir, je le conçois nécessairement. Mais qu'il ait le loisir de songer à nous tenter & à ruser avec nous, c'est ce qui est incompréhensible; & il faudroit conclure ou que les démons ne nous tentent pas, ou que les tourmens de l'enfer ne sont pas aussi grands qu'on nous les represente : deux conséquences également contraires à la foi. Concluons donc que les démons ne sont point encore livrés aux tourmens.

Je sçais ce que disent nos Théologiens, que les démons portent par-tout avec eux leur enfer, & j'en conviens. Je ne crois pas même qu'il soit permis d'en douter. Mais expliquons-nous. Pour qu'il soit vrai de dire que les démons portent par-tout avec eux leur enfer, faut-il qu'ils en souffrent dès-à-present les tourmens? Non. Il suffit qu'ils y soient condamnés par un arrêt irrévocable dont ils portent par-tout la honte & les premiers effets comme je l'expliquerai dans un moment. Ne dirions-nous pas d'un scélérat dont on suspendroit le suplice pour lui faire traîner quelques jours d'une vie misérable & ignominieuse, qu'il porte par tout avec lui la roüe sur laquelle il doit expirer. C'est ainsi que les démons portent par-tout avec eux leur enfer. Leur arrêt est prononcé sans aucune espérance de grace, ils sont condamnés sans re-

tour, ils en portent par-tout la flétrissure éternelle, ce souvenir affreux ne les quitte point, & par conséquent ils portent par tout avec leur enfer, c'est-à-dire, l'idée de l'enfer qui les attend. Mais nous avons tout lieu de croire qu'ils n'en souffrent pas encore les suplices réels.

Eh! pourquoi ne le croirions-nous pas, si l'Ecriture-Sainte le dit formellement? J'en fais Juge M. l'Abbé lui-même. Dans la sentence que Jesus-Christ prononce d'avance contre les Réprouvés, comment s'exprime-t'il? *allez Maudits au feu éternel qui est* préparé *au Diable & à ses Anges.* Il ne dit pas que le Diable & ses Anges brûlent dès-à-present dans ce feu. Il dit seulement que ce feu leur est *préparé* & les attend au dernier jour qui sera le commencement de leurs tourmens. Cela est conforme à cet autre endroit de l'Evangile où les Démons chassé par Jesus-Christ, se plaignent à lui même de la peine qu'ils leur faisoit, en les chassant du corps des possédés. *Pourquoi*, lui disoient-ils; *êtes-vous venu nous tourmenter avant le tems?* Quel sens raisonnable peut-on donner à cette expression si les Démons souffrent dès à-present le suplice de l'enfer? Le mal que Jesus-Christ leur faisoit en les chassant étoit certainement trop leger en comparaison de leurs tourmens pour mériter leurs plaintes, mais ne devant commencer à souffrir le feu de l'enfer qu'au dernier jour, ils ne laissoient pas d'être en attendant sensibles à des pei-

nes beaucoup moindres, & ils croyoient avoir quelque ſujet de ſe plaindre de ce que Jeſus-Chriſt les tourmentoit avant ce tems marqué par la juſtice Divine. Voulez-vous quelque choſe de plus déciſif encore? C'eſt ce que dit S. Jude dans ſon Epitre, que *Dieu retient liées des chaînes éternelles dans de profondes ténèbres*, & réſerve pour le Jugement du grand jour les *Anges qui n'ont pas conſervé leur premiére dignité.* Il eſt évident que les premiers mots de ce paſſage ſont métaphoriques, & que par ces *chaînes éternelles* il faut entendre l'arrêt irrévocable que Dieu a porté contre ces eſprits rebelles, & que *les profondes ténèbres* ſignifient l'abîme d'humiliation où leur péché les a plongés. Mais les autres paroles du texte ſont ſi claires & ſi préciſes qu'on ne peut leur donner aucun autre ſens raiſonnable que celui qui eſt conforme à mon ſentiment. Je pourrois peut-être me prévaloir encore de quelques autres textes de l'Ecriture-Sainte, mais je me flatte que ceux que je viens de citer, ſuffiſent pour convaincre tout homme qui n'eſt point entiérement livré à ſes préjugés.

Je ne ſçaurois, Mad.... exprimer tout ce que le Docteur ſouffrit pendant cette expoſition de l'Ecriture-Sainte. Il voulut encore interrompre l'Auteur, & ſoutint qu'on pouvoit expliquer ces paſſages tout autrement; mais on le contraignit une ſeconde fois de ſe taire, & on pria l'Auteur d'aprendre à la Compagnie ce qu'il pretendoit enfin conclure de tout ce qu'il

venoit de dire; car on ne voyoit point encore aſſez clairement où tout ce préambule tendoit. Ce que je prétends conclure, dit-il, c'eſt qu'en attendant le jour du Jugement dernier, Dieu pour ne pas laiſſer inutiles tant de légions d'eſprits réprouvés, les a répandus dans les divers eſpaces du monde pour ſervir aux deſſeins de ſa Providence & faire éclater ſa toute-puiſſance. Les uns laiſſés dans leur état naturel s'occupent à tenter les hommes, à les ſéduire, à les tourmenter, ſoit immédiatement, comme le Démon de Job, & ceux qui s'emparent des corps humains, ſoit par le miniſtére des Sorciers & des Revenans. Ce ſont ces Eſprits malfaiſans que l'Ecriture apelle les *Puiſſances des ténèbres* & les *Puiſſances de l'air*. Des autres Dieu en a fait des millions de Bêtes de toute eſpéce qui ſervent aux uſages de l'homme, qui rempliſſent l'Univers & font admirer la ſageſſe & la toute puiſſance du Créateur. Par ce moyen, ajouta-t'il, je conçois ſans peine comment d'une part les Démons peuvent nous tenter, & de l'autre comment les Bêtes peuvent penſer, connoître, ſentir & avoir une ame ſpirituelle ſans interreſſer les dogmes de la Religion. Je ne ſuis plus étonné de leur voir de l'adreſſe, de la prévoyance, de la mémoire, du raiſonnement. J'aurois plûtôt lieu d'être ſurpris qu'elles n'en ayent pas davantage, puiſque vraiſemblablement leur ame eſt plus parfaite que la nôtre; mais j'en découvre la raiſon. C'eſt que dans les Bê-

tes, comme dans nous, les opérations de l'esprit sont assujétis aux organes matériels de la machine à laquelle il est uni, & ces organes étant dans les Bêtes plus grossiers & moins parfaits que dans nous, il s'ensuit que la connoissance, les pensées & toutes les opérations spirituelles des Bêtes doivent être aussi moins parfaites que les nôtres, & si ces esprits superbes connoissent leur état, quelle humiliation pour eux de se voir ainsi réduits à n'être que des Bêtes! Mais soit qu'ils le connoissent ou non, une dégradation si honteuse, est toujours pour eux ce premier effet de la vengeance divine dont j'ai parlé. C'est un enfer anticipé.

Ici une Dame fort aimable, que ce discours impatientoit, ne pût s'empêcher d'interrompre l'Auteur du nouveau systême, Monsieur, lui dit-elle, avec beaucoup de vivacité, il m'importe fort peu que les Diables soient humiliés ou non, & qu'ils souffrent dès-à present les peines de l'enfer; mais je ne veux pas que les Bêtes soient des Diables. Comment ma chienne seroit un diable qui coucheroit la nuit avec moi, & qui me caresseroit tout le jour? Je ne vous le passerai jamais. J'en dis autant de mon perroquet, reprit une jeune Demoiselle; il est charmant; mais si j'étois persuadée que ce fut un petit diable, il me semble que je ne le pourrois souffrir. Je conçois, dit l'Auteur, toute l'étenduë de vos répugnances & je les excuse; mais donnez-vous la peine d'y réfléchir, & vous ver-

rez que c'eſt l'effet d'un préjugé qui doit céder à la raiſon. Aimons-nous l s Bêtes pour elles-mêmes? Non. Abſolument étrangéres à la ſociété humaine, elles ne peuvent y entrer que pour l'utilité ou l'amuſement. Eh! Que nous importe que ce ſoit un diable ou une autre eſpéce qui nous ſerve & qui nous amuſe? Cette idée me réjoüit loin de me révolter; j'admire avec reconnoiſſance la bonté du Créateur de m'avoir donné tant de petits diables pour me ſervir & pour m'amuſer. Si l'on me dit que ces pauvres diables ſont condamnés à ſouffrir des tourmens éternels, j'adore les Jugemens de Dieu; mais je n'ai aucune part à cette terrible Sentence, j'en abandonne l'exécution au Souverain Juge, & je ne laiſſe pas de vivre avec mes petits diables comme je vis avec une infinité de perſonnes dont la Religion m'aprend qu'il y en aura un grand nombre de damnés. Mais guérir un préjugé n'eſt pas l'affaire d'un moment, c'eſt l'ouvrage du tems & de la réfléxion. Permettez-moi donc de paſſer legérement ſur cette difficulté pour vous faire une obſervation importante.

Perſuadés que nous ſommes que les Bêtes ont du ſentiment : à qui de nous n'eſt-il pas arrivé mille fois de les plaindre des maux exceſſifs auſquels la plûpart d'entr'elles ſont expoſées, & qu'elles ſouffrent réellement: Que les chevaux ſont à plaindre, diſons-nous, à la vûë d'un cheval qu'un impitoyable charretier accable de coups! Qu'un chien que l'on

dreſſe à la chaſſe eſt miſérable ! Que le ſort des Bêtes qui vivent dans les bois eſt triſte ! Continuellement elles eſſuyent toutes les injures de l'air ; toujours agitées de la crainte de devenir la proye des chaſſeurs, ou d'un animal plus féroce, obligées de chercher ſans ceſſe avec beaucoup de fatigue une legére & inſipide nourriture, ſouffrant ſouvent une faim cruelle ; & ſujettes d'ailleurs aux maladies & à la mort. Que les hommes ſoient aſſujétis à toutes les miſéres qui les accablent, la Religion nous en aprend la raiſon ; c'eſt qu'ils naiſſent pécheurs. Mais quels crimes ont commis les Bêtes pour naître ſujettes à des maux ſi cruels ?

A ces derniers mots notre Docteur fit une ſi furieuſe grimace en ſe frapant le genou, que la Compagnie ne put s'empêcher d'en rire. Je vois, Monſieur, lui dit l'Auteur, en lui adreſſant la parole, je vois ce qui vous fait peine. Vous croyez que la réflexion que je viens de faire, combat ce que vous apellez en Théologie, *l'état de pure nature* ; vous vous trompés. Je reconnois comme vous qu'indépendamment d'aucun péché Dieu pouvoit créer l'homme (à plus forte raiſon les Bêtes) ſujet à toutes les miſéres qui ſont la ſuite naturelle de ſa conſtitution. Mais ces maux que nous ſouffrons ſont-ils tels en effet qu'ils auroient été dans l'état de pure nature ? Non. Vous êtes obligées de convenir qu'ils ſont beaucoup plus grands, & pluſieurs Théologiens propoſent, même après S. Auguſtin, cet-

excès de miséres comme une preuve de l'exiſtance d'un péché originel. Que devons-nous donc penſer de l'excès effroyable des miséres que ſouffrent les Bêtes; miséres beaucoup plus grandes que celles des Hommes ? C'eſt dans tout autre ſyſtême un myſtére incompréhenſible, au lieu que dans le ſentiment que je propoſe rien de plus aiſé à comprendre. Les eſprits rebelles méritent un châtiment encore plus rigoureux : trop heureux que leur ſuplice ſoit différé. En un mot, la bonté de Dieu eſt juſtifiée. L'Homme lui-même eſt juſtifié. Car quel droit auroit-il de donner la mort ſans néceſſité & ſouvent par pur divertiſſement à des millions de Bêtes, ſi Dieu ne l'avoit autoriſé ? & un Dieu bon & juſte auroit-il pû donner ce droit à l'Homme, puiſqu'après tout les Bêtes ſont auſſi ſenſibles que nous-mêmes à la douleur & à la mort, ſi ce n'étoit autant de coupables victimes de la vengeance Divine ?

Mais écoutés, continua-t'il, quelque choſe de plus fort, & de plus intéreſſant. Les Bêtes ſont naturellement extrêmement vicieuſes. On ſçait bien qu'elles ne péchent point, parce qu'elles ne ſont pas libres; mais il n'y manque que cette condition. Les Bêtes carnaciéres & les oiſeaux de proye ſont cruels. Beaucoup d'inſectes de la même eſpéce ſe dévorent les uns les autres. Les chats ſont perfides & ingrats. Les ſinges ſont malfaiſans. Les chiens ſont envieux. Toutes ſont jalouſes & vindicatives à l'excès, ſans

parler de beaucoup d'autres vices que nous leur connoiſſons; & en même-tems qu'elles naiſſent ſi vicieuſes; elles n'ont, diſons-nous, ni la liberté, ni aucun ſecours pour réſiſter au penchant qui les entraîne. Elles ſont, comme on dit dans l'Ecole, néceſſitées à faire le mal, à troubler l'ordre général, à commettre tout ce qu'il y a dans la nature de plus contraire à l'idée que nous avons de l'équité naturelle, & aux principes de la vertu. Quels monſtres dans un monde originairement créé pour y faire régner l'ordre & la juſtice! C'eſt ce qui en partie perſuada autrefois aux Manichéens qu'il devoit y avoir deux principes des choſes, l'un bon, l'autre mauvais, & que les Bêtes n'étoient pas l'ouvrage du bon principe. Erreur monſtrueuſe, mais comment après tout ſe perſuader que les Bêtes ſoient ſorties des mains du Créateur avec des qualités ſi étranges. Si l'Homme eſt auſſi méchant & auſſi corrompu qu'il l'eſt, c'eſt que par ſon péché il a lui-même perverti l'heureux naturel que Dieu lui avoit donné en le formant. Il faut donc dire de deux choſes l'une, ou que Dieu a pris plaiſir à former les Bêtes auſſi vicieuſes qu'elles ſont, & à nous donner dans elles des modèles de tout ce qu'il y a de plus honteux, ou qu'elles ont comme l'Homme un péché d'origine qui a perverti leur première nature.

La premiére de ces propoſitions fait une extrême peine à penſer, & eſt formellement contraire à l'Ecriture-Sainte, qui

qui dit que tout ce qui sortit des mains de Dieu a la création du monde *étoit bon* & même *fort bon*. Car si les Bêtes étoient telles alors qu'elles sont aujourd'hui, comment pouvoit-on dire qu'elles fussent *bonnes & fort bonnes?* où est le bien qu'un singe soit si malfaisant, qu'un chien soit si envieux, qu'un chat soit si perfide! Aussi plusieurs Auteurs ont-ils prétendu que les Bêtes étoient avant le péché de l'homme, différentes de ce qu'elles sont aujourd'hui, & que c'est pour punir l'Homme que Dieu les a renduës si méchantes; mais ce sentiment n'est qu'une pure suposition dont il n'y a pas le moindre vestige dans l'Ecriture-Sainte, c'est une mauvaise défaite pour éluder une difficulté réelle. Cela même ne se pourroit dire tout au plus que des Bêtes avec lesquelles l'homme a une espéce de commerce, & nullement des oiseaux, des poissons, des insectes qui n'ont aucun raport à lui. Il faut donc recourir à la seconde proposition, & dire que la nature des Bêtes a été comme celle de l'Homme, corrompuë par quelque péché d'origine: autre suposition qui n'a aucun fondement, & qui choque également la raison & la Religion dans tous les systêmes que l'on a suivis jusqu'à present sur l'ame des Bêtes. Quel parti prendre? Admettez mon systême; tout est expliqué. Les ames des Bêtes sont des esprits rebelles qui se sont rendus coupables envers Dieu. Ce péché dans les Bêtes n'est point un péché d'origine, c'est un péché

perſonnel qui a corrompu & perverti leur nature dans toute ſa ſubſtance. De-là tous les vices & toute la corruption que nous leur voyons ſans cependant qu'elles péchent de nouveau, parce que Dieu en les réprouvant ſans retour, les a en même-tems dépoüillées de leur liberté.

Il me reſte, ajoûta l'Auteur, à vous ſatisfaire ſur deux queſtions que vous me ferez ſans doute : comment les diables ſont unis au corps des Bêtes, & ce qu'ils deviennent à la mort. Pour répondre à la premiére queſtion, il faudroit connoître le myſtére de l'union de notre ame & de notre corps, & c'eſt ce qu'aucun Philoſophe ne comprendra jamais. Contentons-nous donc de dire que comme l'Homme eſt une ame & un corps organiſé unis enſemble, ainſi chaque Bête eſt un diable uni à un corps organiſé; & comme un Homme n'a pas deux ames, les Bêtes n'ont auſſi chacune qu'un Diable. Cela eſt ſi vrai que Jeſus-Chriſt ayant un jour chaſſé pluſieurs Démons, & ceux-ci lui ayant demandé permiſſion d'entrer dans un troupeau de pourceaux qui paiſſoient près de la mer, Jeſus Chriſt le leur permit, & ils y entrérent; mais qu'arriva-t'il? Chaque pourceau ayant déja ſon diable, il y eut bataille, & tout le troupeau ſe noya dans la mer.

Cette union ſupoſée rien ne doit plus nous étonner dans les Bêtes; elles doivent connoître & ſentir comme nous connoiſſons & comme nous ſentons, & à en juger parce qui ſe paſſe dans nous,

elles doivent être comme nous jaloufes, coléres, perfides, ingrates, interreffées. Elles doivent être triftes ou gayes felon les événemens ou leur difpofition prefente: elles doivent avoir de l'amour & de la haine, défirer de multiplier leur efpéce, aimer leurs petits & les élever. En un mot elles doivent faire tout ce qu'elles font, & qui nous paroît fi incompréhenfible lorfqu'on ne leur donne point une ame fpirituelle. Il eft pourtant important d'obferver que comme c'eft pour avoir abufé de leur raifon & de leurs lumiéres, que les Efprits rebelles ont mérité d'être ainfi dégradés, Dieu a voulu les humilier par leur raifon même, en les affujétiffant à des organes fi groffiéres, qu'elle eft extrêmement inférieure à celle des Hommes: de-là vient que nous jugeons bien quelquefois que les Bêtes font quelque raifonnement; mais nous avons tout lieu de croire qu'elles ne font jamais, comme nous, plufieurs raifonnemens fuivis & réfléchis, parce que leurs organes fe refufent à des mouvemens fi déliés. C'eft ce qui en fait des automates qui n'agiffent le plus fouvent que par machine, quoiqu'avec connoiffance, & voilà pour un efprit le comble de l'humiliation. Il n'en eft pas ainfi de leurs fenfations. Car les Efprits rebelles n'ont pas péché par les fens. Ils n'en avoient point: d'ailleurs, les fens font toujours des organes matériels & des interprêtes groffiers. Leur ufage quelque parfait qu'il puiffe être eft toujours humiliant pour

un démon qui étoit créé pour être un pur esprit, & par conséquent pour connoître & sentir d'une maniére beaucoup plus parfaite. Voilà pourquoi Dieu n'a pas donné aux Bêtes des sens plus grossiers que les nôtres. Les Esprits qui les animent sont assez punis d'être assujétis à des sens matériels. Il semble même que Dieu, soit pour nous humilier nous-mêmes, soit pour faire admirer la variété de ses productions, ait voulu donner à quelques Bêtes des organes, de sensations beaucoup plus délicats que les nôtres. Les oiseaux de proye, par exemple, ont l'œil si perçant, le chien a l'odorat si fin, l'araignée a le toucher si subtil, qu'aucun homme ne les égale en ce point.

L'extrême petitesse d'un nombre infini de Bêtes (c'est toujours l'Auteur qui parle) pourroit faire illusion aux personnes qui n'ont point assez réfléchi sur la nature des choses. Comment, dira-t'on, se persuader qu'un diable soit logé dans une mouche, une puce, une mite? Mais quoi! n'y sera-t'il pas aussi-bien logé que dans un cheval ou un bœuf? Un esprit n'ayant absolument aucune étenduë n'éxige point pour être uni à un corps, que ce corps soit plus ou moins étendu. La plus petite quantité de matiére lui suffit, pourvû qu'elle soit organisée, & il n'y en a pas de si petite qui ne puisse l'être. Dieu auroit pû faire les hommes aussi petits que les plus petits pucerons; s'il l'avoit fait, nos ames ne s'en estimeroient pas moins, & ne se croiroient pas

moins bien logées. C'eſt qu'il n'y a point dans le monde de grandeur abſoluë. Une puce n'eſt en elle-même ni grande ni petite. Elle n'eſt petite que par raport à nous qui ſommes infiniment plus grands, & elle eſt grande par raport à une infinité d'autres Bêtes qui ſont un million de fois plus petites. Tout cela prouve que l'ignorance ſeule & de faux préjugés peuvent nous faire mettre entre les Bêtes quelque diſtinction de préférence fondée ſur leur grandeur ou leur petiteſſe. Il n'eſt pas par conſéquent plus difficile de croire qu'un diable ſoit uni au corps d'une mouche qu'à celui d'un éléphant; & c'eſt en effet pour un eſprit une choſe fort indifférente.

Pour ce qui eſt, ajoûta l'Auteur, de la ſeconde queſtion ſur ce que deviennent les Démons après la mort des Bêtes il eſt encore fort aiſé d'y ſatisfaire. Pythagore enſeignoit autrefois, & encore aujourd'hui quelques Philoſophes Indiens croyent la Métempſycoſe, c'eſt-à-dire, qu'au moment de notre mort nos ames paſſent dans un corps, ſoit d'Homme, ſoit de Bête pour recommencer une nouvelle vie, & toujours ainſi ſucceſſivement juſqu'à la fin des ſiécles. Ce ſyſtême qui eſt inſoutenable par raport aux Hommes, & qui eſt d'ailleurs proſcrit par la Religion, convient admirablement bien aux Bêtes dans le ſyſtême que je viens de propoſer, & ne choque ni la Religion, ni la raiſon. Les Démons deſtinés de Dieu à être des Bêtes, ſurvivent néceſſairement à leur

corps, & cesseroient de remplir leur destination, si lorsque leur premier corps est détruit, ils ne passoient aussi-tôt dans un autre pour recommencer à vivre sous une autre forme. Ainsi tel démon après avoir été chat ou chévre, est contraint de passer dans l'embryon d'un oiseau, d'un poisson, d'un papillon pour les animer. Heureux ceux qui rencontrent bien : comme beaucoup d'oiseaux, de chevaux & de chiens ; & malheur à ceux qui deviennent Bêtes de charge ou gibier de Chasseur. C'est une espéce de loterie où vraisemblablement les diables n'ont pas le choix des lots.

On pourroit croire pourtant qu'ils ne changent jamais d'espéce, & que le diable qui a été cheval redevient toujours cheval; mais ce sentiment souffriroit une grande difficulté. Car comme les espéces de Bêtes, augmentent & diminuent souvent sur la terre, il s'ensuivroit ou qu'il y auroit quelquefois trop peu de diables pour fournir une espéce, ou qu'il y en auroit de reste qui demeureroient en relais sans occupation, ce qui n'est pas vraisemblable ; au lieu qu'en admettant une métempsycose générale on prévient toutes les difficultés.

Toutes les espéces de Bêtes produisent presque toujours beaucoup plus d'œufs ou d'embryons qu'il n'en faut pour les perpétuer dans la même quantité. Ainsi les diables que Dieu a destinés à les animer, ne manquent jamais d'emploi ni de logement. Car si une espéce vient à man-

quer ou à diminuer considérablement, ils peuvent passer dans les œufs d'une autre, & là multiplier. C'est ce qui fait quelquefois ces prodigieuses nuées de sauterelles & ces armées innombrables de chenilles qui désolent nos Campagnes & nos Jardins. On cherche dans le froid, dans le chaud : dans les pluyes, ou dans les vents, la cause de ces étonnantes multiplications ; & la vraye raison, c'est que dans l'année où elles arrivent ou dans la précédente il a péri une quantité extraordinaire de Bêtes fauves, d'oiseaux ou de poissons avec tous leurs œufs, de sorte que les diables qui les animoient, ont été contraints de se jetter promptement dans la premiére espéce qu'ils ont trouvée préparée à les recevoir, & qui avoit pour ainsi dire, des maisons à louer.

Enfin, vous voyez, conclut l'Auteur, que plus on aprofondit ce systême, plus on y découvre de ces traits de vraisemblance qui frapent & qui persuadent. C'est une source d'observations singuliéres qui satisfont la curiosité. J'en trouve les fondemens dans la Religion même La raison m'en donne les preuves les plus vraisemblables & les préjugés n'y oposent que des difficultés frivoles. Peut-on se refuser à un systême si plausible & si bien apuyé de toutes parts?

Je ne sçais Mad..... ce que vous penserez d'un systême si nouveau & si singulier ; mais je vous dirai que par sa singularité même il fit assez de plaisir à toute la Compagnie. Quelques-uns ne le prirent

que pour un jeu d'esprit & une plaisanterie ingénieuse : d'autres le regardérent comme un systême fort bon à croire sérieusement. Pour moi, comme vous sçavez que je suis extrêmement Pyrrhonien en matiére de systême, je me contentai de donner à l'Auteur les aplaudissemens que la politesse exige en pareil cas, sans m'expliquer ouvertement. La vérité est que je ne sçavois qu'en penser, & que je ne le sçais pas encore. Car je vois d'une part que le systême répond fort bien à toutes les difficutés, & qu'il seroit assez difficile de le convaincre de faux. Mais d'un autre côté je ne lui vois pas des fondemens assez solides pour opérer une vraye persuasion ; & comme il touche d'ailleurs à des objets de Religion, je crois qu'il seroit téméraire de l'adopter sans l'aveu du moins tacite des Docteurs. Notre Abbé ne fut pas si réservé que moi. Il revint à la charge, & l'Auteur le laissa parler assez long-tems, après quoi il se mit en devoir de lui répondre. Sur cela on me proposa de jouer. Les deux disputans se retirérent dans un coin de la salle pour continuer leur dispute & je n'entendis pas leurs raisons.

Mais je m'aperçois que voilà déja beaucoup d'écriture sans que j'aye encore dit un mot de la principale question que vous m'avez faite sur le langage des Bêtes. Finissons donc cette premiére discussion, & reprenons nos propositions. Il est certain que les Bêtes ont de la connoissance quelqu'en soit le principe. C'est un fait si gé-

néralement avoué de tous les hommes, que j'ai moins ſongé à le prouver qu'à vous amuſer par l'expoſition que je vous ai faite des divers ſentimens. Examinons donc à preſent ſi elles parlent.

II.

De la néceſſité d'un langage entre les Bêtes.

PRouvons-en d'abord la poſſibilité. Dans l'uſage ordinaire, ce qu'on apelle parler, c'eſt ſe faire entendre par une ſuite de mots articulés, par leſquels les hommes ſont convenus d'exprimer telle idée ou tel ſentiment; & la collection totale de ces mots fait ce que nous apelons une langue, qui eſt différente chez les Peuples différens. Il eſt certain que ſi les Bêtes parlent, ce n'eſt point par le moyen d'une ſemblable langue. Mais ne peut-on point, ſans ce ſecours, ſe faire bien entendre & parler véritablement? C'eſt de quoi on ne ſçauroit douter. Les Anges ſe parlent, & n'ont point l'organe de la voix. Laiſſons-là le ſurnaturel. Tout parle dans nous quand nous voulons. Ne parlons-nous pas tous les jours par un regard, par un mouvement de la tête par un geſte, par le moindre ſigne? Imaginez-vous, Mad...... un peuple de muets. Croyez-vous qu'ils ne ſe feroient pas entendre les uns aux autres, & que privés de l'uſage de nos mots & de nos phraſes, ils n'y ſupléroient pas par des cris par des geſtes, des regards & des mi-

nes ? Pour moi, je ſuis perſuadé qu'ils vivroient fort bien en ſociété comme nous, & qu'après que les premiers auroient, avec quelque peine, établi les ſignes & les expreſſions ſenſibles, ils les aprendroient aiſément à leurs enfans : que ceux-ci ſe perfectionneroient de plus en plus dans cette maniére de s'exprimer, & formeroient peu à peu, non pas une langue, mais un langage très-net & auſſi intelligible pour eux que nos langues le ſont pour nous. Nous avons ſur cela des exemples ſi étonnans qu'il n'eſt pas permis d'en douter : & j'irai ſi l'on veut juſqu'à ſoutenir que la même idée pouvant être exprimée de diverſes maniéres, il pourroit y avoir dans un tel langage du choix dans les expreſſions, de l'énergie, de l'éloquence, du ſimple & du figuré, peut-être même du précieux. Sans doute il y auroit auſſi quelquefois de l'obſcur & de l'équivoque ; mais où n'y en a-t'il pas ? Apliquons donc cet exemple aux Bêtes. Elles n'ont point de langues ; mais pourquoi n'auroient-elles pas un langage ? Il eſt évident que la choſe eſt poſſible : examinons ſi elle eſt néceſſaire.

Toutes les Bêtes ont de la connoiſſance, il faut en convenir, & nous ne voyons pas que l'Auteur de la nature ait pû leur donner cette connoiſſance pour d'autres fins que de les rendre capables de pourvoir à leurs beſoins, à leur conſervation, à tout ce qui leur eſt propre & convenable dans leur condition & la fotme de vie qu'il leur a preſcrit. Ajoutons à ce principe que beau-

coup d'eſpéce de Bêtes ſont faites pour vivre en ſocieté, & les autres pour vivre du moins en ménage, pour ainſi dire, d'un mâle avec une femelle, & en famille avec leurs petits juſqu'à ce qu'ils ſoient élevés. Quelques exceptions qu'on pourroit opoſer a cette loi générale, doivent être comptées pour rien. Or, pour ne parler d'abord que de la premiére eſpéce, quel uſage conçoit-on que les Bêtes puſſent faire de leur connoiſſance pour la conſervation & le bien de leur ſociété, & par conſéquent pour leur propre bien qui en réſulte, ſi cette ſociété n'a point entr'elle un langage commun & parfaitement connu de tous les particuliers qui la compoſe ? Reprenons l'exemple d'un peuple muet, & ſupoſons que déja privés de la parole, la nature leur a même refuſé tout moyen de ſe faire entendre les uns aux autres : quel uſage pourroient-ils faire de leur connoiſſance & de leur eſprit ? Il eſt évident que ne pouvant ni entendre, ni être entendus, ils ne pourroient ni donner aucun ſecours à la ſociété, ni en recevoir. Loin de s'entr'aider, ils ſeroient néceſſairement dans une opoſition continuelle. La défiance ſeroit générale. Les injures, la haine & la vengeance romproient tous les principes d'union, & bien tôt changés en Bêtes féroces, on les verroit ne ſonger qu'à ſe détruire. En un mot plus de communication, plus de ſociété.

Il en ſeroit de même des Bêtes qui vivent en ſociété. Si l'on ſupoſe qu'elles

n'ont point entr'elles un langage, quel qu'il ſoit, pour s'entendre les unes les autres, on ne conçoit plus comment leur ſociété pourroit ſubſiſter. Prenons pour exemple les Caſtors. Ces animaux pour ſe mettre à couvert & en ſûreté, logent dans de petites cabanes de terre qu'ils conſtruiſent eux-mêmes avec une adreſſe admirable au bord d'un lac & ſur pilotis. Mais ils ont compris qu'ayant beſoin pour bâtir leur domicile, d'être aidés les uns des autres, il falloit ſe mettre en ſociété. Ils s'aſſocient donc trente, quarante, plus ou moins enſemble, & après qu'ils ont choiſi le terrein qui leur convient pour habiter, & où ils eſpérent trouver plus de commodité pour vivre & plus de ſûreté, ils partagent entr'eux les travaux néceſſaires pour la conſtruction de leur habitation. Les uns vont au bois; les autres à la terre glaiſe que quelques-uns ſont chargés d'aporter en ſe renverſant, comme on ſçait, ſur le dos & faiſant de leurs corps une eſpéce de tombereau que les autres tirent juſques ſur le lieu où il faut l'employer. Là l'un fait l'office de maçon, l'autre celui de manœuvre, un autre celui d'architecte. Un arbre eſt rongé par le pied & tombe dans le lac. Alors d'autres Ouvriers le mettent en œuvre. Les uns préparent les pilotis, les autres les enfoncent, tandis que d'autres travaillent les autres bois néceſſaires. Tout ſe fait avec ordre, & un concert parfait. On ſe repreſente les Tyriens bâtiſſant Carthage. Sans doute les pareſſeux ou les mutins ſont punis.

Les

Les ſentinelles font leur devoir. L'ouvrage eſt conduit à ſa perfection, il fait l'admiration des hommes mêmes ; & alors la petite ſociété jouiſſant paiſiblement du fruit de ſes travaux, ne ſonge plus qu'à vivre tranquille & à multiplier ſon eſpéce chacun dans ſa petite famille.

N'eſt-il pas évident qu'une entrepriſe ſi bien ſuivie & ſi bien exécutée, ſupoſe néceſſairement que ces animaux ſe parlent, & ont entr'eux un langage par lequel ils ſe communiquent leurs penſées ? Rapellez-vous, Mad.... ce qui eſt dit de la Tour de Babel. Le moyen que Dieu employa pour faire échouer ce projet inſenſé, moyen ſûr & infaillible, fut la confuſion des langues. Les Ouvriers ayant tout-à-coup oublié la langue commune qu'ils parloient auparavant, & ne pouvant plus s'entendre les uns les autres, ne pûrent plus agir de concert, & furent obligés d'abandonner leur entrepriſe. C'eſt ce qui arrivera à toute ſociété qui ne s'entendra pas. Mettez enſemble trente perſonnes qui parleront chacune une langue différente, & vous verrez bientôt naître parmi elles le deſordre & la confuſion. Que ſeroit-ce, ſi ces trente perſonnes ne parloient point du tout, & n'avoient aucun moyen de faire entendre leurs penſées ? Supoſons que les Caſtors ſoient tels en effet : qu'arrivera-t'il ? Je vois dans un moment toute la ſociété en deſordre, ſans chef, ſans ſubordination, ſans conſeil, ſans concert. Je vois tous les travaux qui demandent le concours de la

multitude néceſſairement abandonnés. Plus de ſentinelles qui veillent à la ſureté publique, plus d'habitation commune. Chacun, comme à la Tour de Babel, ſe retirera pour vivre ſéparément : plus de ſociété.

L'inſtinct, dira-t'on, ne peut-il pas ſupléer au langage ? Deux Caſtors ſe rencontrent & ſe joignent enſemble, parce que leur inſtinct les porte à ſe mettre en ſociété. Un troiſiéme & puis un quatriéme, pluſieurs ainſi de ſuite viennent groſſir la troupe. Voilà la ſociété formée. Le même inſtinct les porte à aller chercher du bois & de la terre pour bâtir leurs cabanes, comme les Oiſeaux vont chercher ce qui leur eſt néceſſaire pour faire leur nid. S'ils ſemblent partager entr'eux les travaux, c'eſt que les uns voyant les autres aporter la terre, vont à leur tour chercher du bois : & lorſqu'ils voyent pareillement qu'une partie travaille à apliquer le mortier, ils s'employent, pour ne pas demeurer oiſifs, à mettre le bois en œuvre. Il ne faut, ce ſemble, pour tout cela, que l'œil & l'inſtinct. Si l'on voit des ſentinelles poſées ſur les avenuës, c'eſt que dans une troupe il y a toujours quelqu'un plus timide ou plus prudent, qui rend utiles aux autres les précautions qu'il prend pour lui-même.

L'objection eſt ſpécieuſe ; mais il faut l'aprofondir. Qu'eſt ce que l'inſtinct ? C'eſt un ſentiment non réfléchi dont le principe eſt inconnu, un deſir aveugle, un goût indélibéré, un mouvement machinal de

notre ame, qui nous porte à faire quelque chose sans sçavoir pourquoi. Ce sentiment, s'il y en a, est communément si envelopé dans les hommes, qu'il demeure sans effet. On prétend seulement que dans quelques-uns il produit des effets fort singuliers. Il est merveilleux, dit-on, dans les Bêtes, & c'est par lui qu'on explique tout ce qu'elles font de plus admirable. Rien en effet de plus commode. Mais jusqu'à quand les hommes prendront-ils des mots pour des choses! 1°. Ce que nous apellons instinct est quelque chose de fort obscur & d'inconnu en soi. 2°. Quelles preuves a-t'on que les Bêtes ayent plus d'instinct que les Hommes? On a porté la prévention sur ce point jusqu'à croire que l'instinct dans les Bêtes est préférable à la raison des hommes. Mais sur quel fondement dégrade-t'on ainsi la raison humaine pour faire honneur à l'instinct des Bêtes? On voit, il est vrai, les Oiseaux faire leur nid avec beaucoup d'adresse. On voit quelques Animaux se purger par les secours de quelques herbes qu'ils vont chercher. Les Moineaux se purgent aussi & purgent leurs petits avec des Araignées ou d'autres Insectes. Les Pigeons & beaucoup d'Oiseaux mangent du gravier pour faciliter leur digestion. Ce sont, dit-on, les Cicognes qui ont apris à l'Homme l'usage des clystéres. Voilà à peu près les effets les plus merveilleux que l'on raconte de l'instinct prétendu des Bêtes; car il ne faut pas croire beaucoup de fables que l'on débite sur

cette matiére ; & je ne vois point dans tout cela de quoi se récrier. 3°. Mais puisque nous sommes forcés de donner de la connoissance aux Bêtes, pourquoi leur donner un instinct inutile? Pourquoi attribuer à cet instinct inconnu ce qui peut n'être que le simple effet de leur connoissance ; & puisque c'est effectivement la connoissance qui fait faire à l'Homme de semblables opérations, pourquoi n'en seroit-elle pas aussi le principe dans les Bêtes? N'est ce pas-là ce qu'on apelle multiplier les êtres sans nécessité, & chercher à mettre de l'obscurité dans une chose toute simple & fort claire d'elle-même? Pour moi je suis persuadé que ce que nous croyons que les Bêtes font par un instinct particulier, elles le font comme nous par un effet de leur connoissance & avec connoissance. Je serois même tenté de croire que ce que nous apellons instinct, n'est qu'un être de raison, un nom vuide de réalité, un reste de Philosophie Péripatéticienne. Mais s'il faut en admettre un, je ne croirai jamais que les Bêtes en soient mieux pourvûës que les Hommes, tandis qu'on ne m'alléguera pour le prouver, que des faits que je puis expliquer par la simple connoissance; & si cet instinct ne suffit pas à l'Homme pour le conduire, il doit suffire encore moins aux Bêtes.

Je reprens donc mon exemple & mon raisonnement. Si ce n'est pas par un instinct particulier que les Castors font leurs petits établissemens avec tant de concert, c'est donc par un effet de leur connoissance.

Or j'ai prouvé par la supofition d'un peuple absolument muet que la connoissance, sans une communication réciproque par un langage sensible & connu, ne suffit pas pour entretenir la société, ni pour exécuter une entreprise qui demande de l'union & du concert. Concluons donc que puisque la nature, qui agit toujours avec tant de sagesse, a fait les Castors pour vivre en société, elle leur en a donné tous les moyens nécessaires, & par conséquent la faculté de parler, quel que soit leur langage, puisque sans ce secours il est impossible qu'aucune société puisse subsister, & comme la nature suit par-tout les mêmes loix ; apliquons ce raisonnement aux abeilles, aux fourmis & à toutes les espéces de Bêtes qui vivent en société ; & voilà déja une partie fort considérable des Bêtes pourvûës de la faculté de parler.

Mais peut-on dire la même chose des Bêtes qui ne vivent pas en société? Tels sont la plûpart des Quadrupédes, les Oiseaux, les Poissons, les Reptiles, & c'est sans contredit le plus grand nombre. Je ne sçais, Mad. . . . si vous apercevez les conséquences du premier pas que je viens de hazarder. Car s'il y a quelque Bêtes qui parlent, il faut qu'elles parlent toutes. Si les Castors & les Perroquets ont un langage, il faut que l'Huître & le Limaçon ayent le leur. Me voilà engagé, pour ainsi dire, dans un défilé dangereux, dont les plus forts préjugés gardent toutes les issuës. Mais dans le Pays des systêmes, comme ailleurs, il n'y a souvent que le

premier pas qui coûte. J'ai prouvé, ce me ſemble, avec aſſez de vrai-ſemblance que les Bêtes qui vivoient en ſociété devoient néceſſairement avoir un langage. Il faut étendre la propoſition à toutes les autres eſpéces de Bêtes.

Pourquoi en effet la nature auroit-elle refuſé aux uns un privilége qu'elle auroit accordé aux autres? Rien ne ſeroit plus contraire à l'uniformité qu'elle affecte dans toutes ſes productions. Je ſçais que la nature auſſi avare dans le ſuperflu, qu'elle eſt prodigue dans le néceſſaire, ne fait rien ſans néceſſité. Mais n'eſt-ce pas une néceſſité que deux Bêtes aſſociées enſemble pour former un ménage & une famille, deux Oiſeaux, par exemple, s'entendent & puiſſent s'exprimer mutuellement leurs ſentimens & leurs penſées! Aſſociés deux perſonnes abſolument muettes, je défie que l'union ſubſiſte, ſi elles n'ont aucun moyen de convenir enſemble de leurs faits & de s'exprimer leurs beſoins: deux Moineaux ſans aucune eſpéce de langage, ſeront dans la même impoſſibilité de vivre enſemble, & l'on verra dans leur petit ménage tous les inconvéniens de la ſociété muette, dont j'ai parlé. En un mot, la néceſſité d'un langage entre un mari & une femme pour vivre en ménage, eſt la même que pour une ſociété.

Il ne ſeroit pas impoſſible que la nature eût fait quelques Animaux pour vivre dans une ſolitude abſoluë, & qu'en conſéquence elle leur eût donné les deux ſe-

xes pour pouvoir ſe multiplier eux-mêmes, comme les plantes, ſans le ſecours d'un accouplement, & différemment des Limaçons & des Vers de terre, qui, quoiqu'ils ayent les deux ſexes, n'en peuvent faire uſage qu'en s'accouplant; en ſupoſant qu'il y ait dans l'Univers des Bêtes de cette eſpéce, je conviendrai ſans peine que ſi la nature leur avoit donné la faculté de parler, elle leur auroit fait un preſent inutile; mais dès que deux Bêtes ont habituellement beſoin l'un de l'autre, dès qu'elles forment entr'elles une ſociété durable, il faut néceſſairement qu'elles ſe parlent. Comment concevoir que deux Moineaux dans la ferveur de leurs amours, ou dans les ſoins que leur donne l'éducation de leurs petits, n'ayent pas mille choſes à ſe dire? Ce ſeroit ici le lieu d'égayer la matiére par des détails intéreſſans; mais je ne veux pas qu'un ouvrage Philoſophique dégénére en plaiſanterie. Je ne m'attache, comme vous voyez, qu'à des raiſons ſolides, & je ſoutiens qu'il eſt impoſſible dans l'ordre de la nature qu'un Moineau qui aime ſa femme n'ait pas pour ſe faire écouter un langage plein d'expreſſion & de tendreſſe. Il faut qu'il la gronde lorſqu'elle fait la coquette; il faut qu'il menace les galans qui viennent la cajoler; il faut qu'il puiſſe l'entendre lorſqu'elle l'apelle; il faut tandis qu'elle couve aſſiduëment ſes œufs qu'il puiſſe pourvoir à ſes beſoins, & diſtinguer ſi c'eſt de la nourriture qu'elle demande, ou quelques plumes pour réparer ſon nid, & pour tout cela il faut un langage.

Beaucoup de Bêtes, dira-t'on, n'ont point, comme les oiseaux, de ménage établi & permanent. Car pour le dire en passant, les oiseaux sont le modèle de la constance & de la fidélité conjugale. Je le sçais, & le nombre même en est très-grand. Tels sont les Chiens, les Chevaux, les Bêtes fauves, & presque tous les Quadrupédes, les Poissons & les Reptiles. Mais j'insisterai toujours sur un principe avoué & reconnu pour certain. La nature est trop semblable à elle-même dans les productions d'un même genre, pour avoir mis entre les Bêtes une différence aussi essentielle que seroit celle de parler ou de ne parler pas. C'est par ce principe que quoiqu'on ne connoisse qu'à peine la semence du corail, des champignons, des truffes, du nostoch, de la fougére, nous ne laissons pas d'être persuadés que ces plantes viennent de graine, parce que c'est la façon dont la nature produit toutes les autres. Concluons donc que si la nature a donné aux Bêtes qui vivent en société & en ménage, la faculté de parler, elle a, sans doute, fait le même avantage à toutes les autres Bêtes. Car il ne s'agit point ici d'une de ces différences accidentelles que la nature se plaît à diversifier dans les différentes espéces d'un même genre. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier deux visages qui se ressemblent parfaitement; mais enfin tous les hommes ont un visage. On voit dans les différentes espéces d'Animaux des différences encore plus grandes; les uns ont des aîles, les

autres ont des nageoires, d'autres ont des pieds & des jambes ; les Serpens n'ont rien de tout cela ; mais tous les Animaux enfin ont la faculté de se mouvoir & de se porter où ils veulent selon leurs besoins. Entre les Animaux il y en a qui voyent & qui entendent plus ou moins, mais tous voyent & entendent. Il en est ainsi de la faculté de parler. Peut-être que cette faculté est plus parfaite dans les Bêtes qui vivent en société & en famille ; mais dès qu'elle est dans quelques-unes, il faut croire qu'elle est dans toutes, plus ou moins parfaite à proportion de leurs besoins.

Il faut même observer que les animaux qui ne vivent ni en corps de société, ni en ménage établi, ne laissent pas d'avoir entr'eux, dans chaque espéce, un certain commerce & une sorte de société. Tels sont les Quadrupédes, les Poissons, les Reptiles, les Oiseaux mêmes indépendamment de leur ménage, comme les Etourneaux, les Perdrix, les Corbeaux, les Canards, les Poules. Or de quoi serviroit aux Bêtes de rechercher ainsi la société les unes des autres, si ce n'étoit pour s'entr'aider, & profiter réciproquement de leurs connoissances, de leurs découvertes & de tous les discours qu'elles peuvent se prêter ; & comment le pourroient-elles faire si elles ne s'entendent pas les unes les autres? Tous les raisonnemens que j'ai faits pour prouver que les Bêtes qui vivent en corps de société doivent avoir un langage, retrouve ici leur

place & toute leur force. Il ne peut y avoir de différence que du plus au moins, & si l'on en juge par les faits, vraisemblablement il n'y en a aucune.

Les Loups, par exemple, chassent avec beaucoup d'adresse, & concertent ensemble des ruses de guerre. Un homme passant dans une Campagne, aperçut un loup, qui sembloit guetter un troupeau de moutons. Il en avertit le berger, & lui conseilla de le faire poursuivre par ses chiens. Je m'en garderai-bien, lui répondit le berger. Ce loup, que vous voyez, n'est-là que pour détourner mon attention, & un autre loup, qui est caché de l'autre côté, n'attend que le moment où je lâcherai mes chiens sur celui-ci pour m'enlever une brebis. Le passant ayant voulu vérifier le fait, s'engagea à payer la brebis, & la chose arriva comme le berger l'avoit prévûë. Une ruse si bien concertée ne supose-t'elle pas évidemment que les deux loups sont convenus ensemble, l'un de se montrer, l'autre de se cacher; & comment peut-on convenir ainsi ensemble sans se parler?

Un moineau trouvant à sa bienséance un nid qu'une hirondelle venoit de construire, s'en empara. L'hirondelle voyant chez elle l'usurpateur, apella du secours pour le chasser. Mille hirondelles arrivent à tire d'aîle & attaquent le moineau: mais celui-ci couvert de tous côtés, & ne presentant que son gros bec par la petite entrée du nid, étoit invulnérable, & faisoit repentir les plus habiles qui osoient

s'en aprocher. Après un quart-d'heure de combat, toutes les hirondelles disparurent. Le Moineau se croyoit vainqueur, & les spectateurs jugerent qu'elles abandonnoient l'entreprise. Point du tout. Un moment après on les voit revenir à la charge, & chacune s'étant pourvûë d'un peu de cette terre détrempée dont elles font leur nid, elles fondirent toutes ensemble sur le Moineau, & le claquemurérent dans le nid, afin qu'il y pérît, puisqu'elles n'avoient pû l'en chasser. Croyez-vous, Madame..... que les hirondelles ayent pû orner & concerter ce dessein toutes ensemble sans se parler ?

On raconte des choses admirables des Singes lorsqu'ils vont à la picorée. Une troupe de soldats qui va au fourage dans le voisinage de l'ennemi, ne marche pas avec plus d'ordre & de précaution. Je pourrois vous raporter mille autres traits semblables ; mais il faudroit faire un volume, & je ne veux qu'apuyer mon raisonnement. On s'est toujours servi jusqu'à present de ces exemples pour prouver que les Bêtes ont de la connoissance ; & on a eu raison, parce qu'en effet on ne peut pas concevoir que les Bêtes puissent, sans connoissance, faire des actions si singuliéres ; mais il est évident qu'on n'a pas été assez loin, & qu'il faut conclure de plus que les Bêtes parlent, puisqu'il paroît également impossible qu'elles le puissent faire sans parler. Et remarquez, s'il vous plaît, Mad.... qu'il ne s'agit pas ici d'une opinion ou d'un systême fondé sur

des conjectures ou des explications vraiſemblables ; mais d'un raiſonnement apuyé ſur des faits ſenſibles & palpables. Je dis des faits ſenſibles, tels que ceux que je viens de raporter, & mille autres ſemblables en tout genre. Entrez dans un bois où il y a des Geais. Le premier qui vous aperçoit donne l'allarme à toute la troupe, & le bruit ne finit point que vous ne ſoyez ſorti, ou que votre preſence ne les ait chaſſés. Les Pies, les Merles & preſque tous les oiſeaux en font autant. Qu'un Chat paroiſſe ſur un toît ou dans un jardin, le premier Moineau qui le découvre, fait précisément ce que fait parmi nous une ſentinelle qui aperçoit l'ennemi. Il avertit par ſes cris tous ſes camarades, & ſemble imiter le bruit d'un tambour qui bat au champ. Voyez un Coq auprès d'une Poule, un Pigeon auprès d'une femelle qu'il ſollicite, un Chat à la ſuite d'une Chatte, leurs diſcours ne finiſſent point.

Je ne finirois point moi-même ſi je voulois épuiſer les détails, & je veux cependant mettre des bornes à ce petit Ouvrage. Je ne veux plus ajouter qu'une réfléxion importante, qui fait, ſelon moi, une eſpéce de démonſtration. Nous parlons tous les jours aux Bêtes, & elles nous entendent fort bien. Le Berger ſe fait entendre de ſes Moutons, les Vaches entendent tout ce que leur dit une petite payſane, nous parlons aux Chevaux, aux Chiens, aux Oiſeaux, & ils nous entendent. Les Bêtes nous parlent auſſi à leur tour, & nous les entendons. Com-

Combien plus doivent-elles se faire entendre de leurs semblables ! Car nous ne pouvons avoir, par raport à elles, qu'une langue étrangére, & si la nature les a faites capables d'entendre une langue étrangére, comment leur auroit-elle refusé la faculté d'entendre & de parler une langue naturelle? Votre Chienne, par exemple, a beaucoup d'esprit, vous vous entretenez tout le long du jour avec elle, vous l'entendez & elle vous entend : mais soyez sûre que lorsqu'il vient un Chien la cajoler, elle l'entend beaucoup mieux encore, & se fait mieux entendre.

Convenez donc, Mad.... que les Bêtes parlent, & qu'il est fort raisonnable de le croire, puisque la raison, les loix de la nature, les faits & l'expérience concourent à le prouver avec assez d'évidence pour fixer sur cela notre incertitude. Je ne sçais pourtant pas si je vous aurai persuadée ; car je ne connois rien au monde de si difficile que de persuader à quelqu'un un sentiment qu'il n'a pas puisé lui-même dans ses propres lumiéres, à moins qu'il ne flatte son amour propre. Mais vous avoüerez du moins que mon opinion est assez bien fondée pour trouver place entre les divers systêmes qui occupent le loisir des Philosophes. Un autre aveu que j'exige de vous & qui me sera beaucoup plus cher, c'est que vous devez être satisfaite de ma complaisance, & pour ne vous rien laisser à desirer de ce côté là, je vais traiter encore le troisiéme point qui me reste à examiner.

III.

Du langage des Bêtes.

PRétendez-vous, Mad.... parce que je ſuis perſuadé que les Bêtes parlent; que je vous explique leur langage, & que je vous donne le dictionnaire de leur langage? Je vous avoüe que la choſe me paroît aſſez difficile, & que je ne ſçais trop comment m'y prendre. Je vais remonter au principe; & de-là, en ſuivant les diverſes réfléxions que le ſujet me fournira, je ferai, pour éclaircir la matiére, tout ce que vous pouvez raiſonnablement exiger de moi. Mais ne vous attendez qu'à des obſervations générales: les détails feroient une vraïe bouffonnerie.

Pourquoi la nature a-t'elle donné aux Bêtes la faculté de parler? C'eſt uniquement pour exprimer entr'elles leurs deſirs & leurs ſentimens, afin de pouvoir ſatisfaire par ce moyen à leurs beſoins & à tout ce qui eſt néceſſaire pour leur conſervation. Je ſçais que le langage en général a encore un autre objet, qui eſt d'exprimer les idées, les connoiſſances, les réfléxions, les raiſonnemens. Mais quelque ſyſtême que l'on ſuive ſur la connoiſſance des Bêtes, fût-ce le ſyſtême des diables qui leur donne une ame ſpirituelle & capable de raiſonner, il eſt certain que la nature ne leur a donné de connoiſ-

ſance que ce qui leur eſt utile ou néceſſaire pour la conſervation de l'eſpéce & de chaque individu. Point d'idées abſtraites par conſéquent, point de raiſonnemens Métaphyſiques, point de recherches curieuſes ſur tous les objets qui les environnent, point d'autre ſcience que celle de ſe bien porter, de ſe bien conſerver, d'éviter tout ce qui leur nuit, & de ſe procurer du bien. Auſſi n'en a-t'on jamais vû haranguer en public, ni diſputer des cauſes & de leurs effets. Elles ne connoiſſent que la vie animale.

De cette réfléxion il en ſuit une autre. C'eſt qu'en même-tems que la nature a donné ſi peu d'étenduë à la connoiſſance des Bêtes, elle a néceſſairement auſſi borné à proportion leurs deſirs, leurs paſſions, & par conſéquent leurs beſoins. Car ce ſont nos deſirs qui ſont nos beſoins, & c'eſt la connoiſſance qui produit nos deſirs. Sçavoir, qu'on peut être heureux & le deſirer, c'eſt une même choſe dans le cœur de l'homme. Avant le péché ſes yeux étoient fermés à tous les biens humains & ſenſibles, il ne les deſiroit pas. Le péché lui ouvrit les yeux, & il les deſira pour ſon malheur. Heureux le ſage qui ſçait contenir ſes deſirs dans les bornes que la Religion & la raiſon leur preſcrivent? Tréve de morale, me direz-vous, venons au fait.

La gloire, la grandeur, les richeſſes, la réputation, le faſte & le luxe ſont des noms inconnus aux Bêtes, & que vous ne trouverez pas dans le dictionnaire de leur

langue. Elles ne ſçavent exprimer que leurs deſirs, & leurs deſirs ſont bornés à ce qui eſt purement néceſſaire pour leur conſervation. Ecoutez parler un Chien. Il ne ſe plaindra pas de ce que ſa niche n'eſt point dorée, ni de ce qu'on ne le ſert pas dans un plat d'argent. Il ne vous demandera pas le droit de commander à tous les chiens de la maiſon. Tout ce qu'il vous demandera c'eſt un peu de nourriture pour ſubſiſter. Si vous le menacez, il tâchera de vous fléchir. Si vous le laiſſez ſeul, il témoignera par ſes cris, ſon deſeſpoir & la crainte qu'il a d'être abandonné ſans retour. Si vous le menez à la promenade, il vous remerciera avec mille expreſſions de joye. S'il voit quelque objet qui l'effraye, il vous le dira par ſes geſtes & ſes aboyemens. En un mot, parlez-lui de boire, de manger, de dormir, de courir, de folâtrer, de ſe défendre contre un ennemi, & de défendre en vous ſon protecteur & ſon unique apui, il vous entendra parfaitement, & vous répondra fort bien, parce que tout cela tend à ſa conſervation, pour laquelle ſeule la nature lui a donné la faculté d'entendre & de ſe faire entendre, c'eſt-à-dire, de parler; mais ne traitez point avec lui de Philoſophie ni de Morale, car ce ſeroit lui parler une langue étrangére, dont il ignore abſolument toutes les expreſſions. Ses connoiſſances & ſes beſoins ne vont pas juſques-là. Amenez-lui enſuite une Chienne. La connoiſſance ſera bien-tôt faite, & la converſation commencée. Mais ne croyez

pas qu'il perde le tems à faire des complimens à la belle ſur ſa beauté, ſur ſa taille, ſon eſprit, ſa naiſſance & ſa jeuneſſe. Tous ces avantages ſont pour lui autant d'idées inconnuës qu'il ne ſçauroit entendre ni exprimer. La ſeule choſe qui le touche alors, c'eſt le deſir de multiplier ſon eſpéce, ou du moins d'en prendre les moyens. C'eſt uniquement ſur ce point que roule toute la converſation. Mais quelle vivacité n'y voit-on pas? Tout parle dans une Bête amoureuſe comme dans l'Homme le plus paſſionné. Tout exprime ſa paſſion, ſes geſtes, ſa voix, tous ſes mouvemens.

Ce principe nous fournit une premiére obſervation ſur le langage des Bêtes; c'eſt ce qu'il eſt fort borné, puiſqu'il ne s'étend pas au-delà des beſoins de la vie. Mais il ne faut pourtant pas nous faire illuſion ſur ce point. A bien prendre la choſe, le langage des Bêtes ne nous paroît ſi borné que par raport au nôtre qui eſt peut-être trop diffus. Tout borné qu'il eſt, il ſuffit aux Bêtes, & le ſurplus leur ſeroit inutile. Ne ſeroit-il pas à ſouhaiter du moins à certains égards, que le nôtre fût moins abondant & moins prolixe? Les hommes ſont naturellement grands parleurs, & ſi j'oſois le dire, bavards. Ils n'ont jamais aſſez de mots pour exprimer tout ce qu'ils veulent dire. Peu contens des idées ſimples, ils aiment à les diſſéquer, pour ainſi dire, en ſoûdiviſions: ils ſemblent quelquefois vouloir faire l'anatomie d'une idée ou d'un ſentiment, comme un Chi-

rurgien feroit celle de la tête. Autant de mots nouveaux par conſquent qu'il faut créer ; & quels mots ! Des mots vuides, des ſens obſcurs, équivoques, plus propres à faire naître des diſputes qu'à éclairer l'eſprit.

Quel abus d'ailleurs les Hommes ne font-ils pas de la facilité de parler que la nature leur a donnée ! Que d'erreurs & de menſonges ſont le ſujet ordinaire de nos converſations ! Que d'extravagances & de bagatelles ! Que de médiſances & de mauvais propos ! Si les Bêtes nous entendoient converſer, jaſer, mentir, médire, extravaguer, auroient-elles lieu de nous envier l'uſage que nous faiſons de la parole ? Elles n'ont pas nos avantages, mais elles n'ont pas nos défauts. Elles parlent peu, mais elles ne parlent jamais qu'à propos & avec connoiſſance de cauſe. Elles diſent toujours vrai & ne trompent jamais, non pas même en amour. N'eſt-ce pas à leur tour un avantage qu'elles ont ſur nous ? Elles ſont à cet égard à peu près dans le cas des Païſans de nos campagnes, des Négres & des Sauvages de l'Amérique. Je ſerois même tenté d'en faire des Philoſophes, & d'en comparer du moins beaucoup d'eſpéces à Diogène vivant dans une petite baraque, content du pur néceſſaire, fuyant le commerce des hommes, & ne parlant que par néceſſité. Tel eſt un de ces gros Chats barbus & bien fourrés, que vous voyez tranquille dans un coin, digérant à loiſir, dormant ſi bon lui ſemble, ſe

donnant quelquefois le plaisir de la chasse, joüissant d'ailleurs paisiblement de la vie, sans se mettre en peine des événemens qui nous agitent, sans se fatiguer l'esprit par mille réfléxions inutiles, & peu curieux de communiquer aux autres ses pensées. Il ne faut, à la vérité, qu'une Chatte qui vienne à paroître pour déranger toute sa Philosophie; mais nos Philophes sont-ils plus sages dans l'occasion?

Il faut pourtant nous tenir au vrai. Je ne veux ni vous séduire, ni m'éblouïr moi-même par des raisonnemens moins solides que spécieux. Les Bêtes en général parlent peu. Il y en a même de si taciturnes, qu'elles ne disent pas quatre mots dans un jour. Tels sont, entre celles que nous connoissons le plus, les Anes, les Chevaux, les Bœufs, les Moutons & la plûpart des Quadrupédes. La raison en est toute simple. C'est que la nature n'a donné à ces animaux qu'une nourriture si legére & si aisée à digérer, qu'il faut qu'ils la renouvellent sans cesse pour prévenir la faim, ce qui occupe tout leur loisir. Mais en récompense vous m'avoüerez qu'il y a des Bêtes qui ne déparlent point. Tels sont entr'autres les Oiseaux, & ce que je vous prie de bien remarquer, c'est que ce sont les femelles qui parlent le moins. Comme le langage des Oiseaux est pour ainsi dire, le mieux articulé & le plus sensible pour nous. Prenons-le pour exemple. Vous pourrez juger par lui du langage des autres Bêtes, en y mettant les différences qu'on remarque aisément dans chaque espéce.

Les Oiſeaux chantent, dit-on, c'eſt une erreur. Les Oiſeaux parlent & ne chantent point. Ce que nous prenons pour un chant n'eſt que leur langage naturel. La Pie, le Geai, le Corbeau, la Choüette, le Canard chantent-ils? Ce qui nous fait croire qu'ils chantent, ce ſont les accens de leur voix. C'eſt ainſi que les Hottantots, dans l'Afrique, ſemblent glouſſer comme le Coq d'Inde, quoique ce ſoit l'accent naturel de leur langue, & qu'il y a des peuples qui nous paroiſſent chanter en parlant. Les Oiſeaux chantent ſi l'on veut dans le même ſens; mais ils ne chantent point pour chanter, comme nous nous imaginons. S'ils chantent, ce n'eſt que pour parler; & il eſt aſſez plaiſant qu'il y ait ainſi dans le monde un peuple ſi nombreux qui ne parle qu'en muſique ou en chant. Mais que diſent-ils enfin ces oiſeaux? Il faudroit le demander à Apollonius de Thïane, qui ſe vantoit d'entendre leur langage. Pour moi qui ne ſuis pas devin, je ne puis vous donner que des conjectures vraiſemblables.

Prenons pour exemple la Pie qui eſt ſi cauſeuſe. Il eſt aiſé d'obſerver que ſes diſcours ou ſes chants ſont variés. Tantôt elle abaiſſe ou éleve le ton, tantôt elle preſſe ou rallentit la meſure, tantôt elle prolonge ou abrége ſon caquet. Ce ſont évidemment autant de phraſes differentes. Or, en ſuivant le principe que j'ai établi, que les connoiſſances, les deſirs, les beſoins des Bêtes, & par conſéquent leurs expreſſions ſont bornées à ce qui eſt

utile ou néceſſaire pour leur conſervation, il me ſemble qu'il n'y a rien de plus aiſé que d'entendre d'abord en général le ſens de ces différentes phraſes ; & ne prenez point ceci pour une plaiſanterie, c'eſt la pure vérité, ou du moins tout ce que je connois de plus aprochant. Car dès qu'une Pie ne peut parler que pour exprimer ce qui lui eſt utile ou néceſſaire, toutes les fois qu'elle parle, obſervez dans quelle circonſtance elle ſe trouve par raport à ſes beſoins. Voyez enſuite ce que vous diriez vous-même en pareille circonſtance, c'eſt-là préciſément ce qu'elle dit. Si elle parle, par exemple, en mangeant avec beaucoup d'apétit, il n'eſt pas douteux que ce qu'elle dit alors c'eſt ce que vous diriez vous-même en pareille occaſion : » Voilà qui eſt bon, voilà qui me fait du » bien. « Si vous lui preſentez quelque choſe de mauvais, elle ne manque pas de dire comme vous diriez vous-même : » Cela me déplaît, cela ne vaut rien pour » moi. « Placez-vous en un mot dans les diverſes circonſtances, ou peut-être quelqu'un qui ne connoît & qui ne ſçait exprimer que ſes beſoins, & vous trouverez dans vos propres diſcours l'interprétation de ce que dit une Pie dans les mêmes circonſtances. » Il n'y a plus rien ici » à manger, allons ailleurs. Où allez-vous, » ma compagne ? Je m'en vais, ſuivez-moi. » Venez vîte, accourez. Voici de bonnes » choſes. Où êtes-vous ? Me voici. Ne » m'entendez-vous pas ? Vous mangez » tout, je vous battrai. Ahi, ahi. Vous

» me faites mal. Qui eſt-ce qui arrive-là? » J'ai peur, gare, gare. Allarme, allar- » me. Cachons-nous, ſauvons-nous. » Je pourrois, comme vous voyez, allonger ce dictionnaire de beaucoup de phraſes ſemblables, ſur-tout en y ajoutant toutes les expreſſions dictées par l'amour, la jaloufie, la douleur & la joïe. Mais n'eſt-ce pas beaucoup d'avoir oſé vous en donner un échantillon?

A propos de la joïe, permettez-moi de faire une petite digreſſion. Sçavez-vous bien que nos anciens Philoſophes ont prétendu que les Bêtes ne rient point, & que le rire eſt une propriété eſſentielle de l'Homme, excluſivement aux Bêtes. Mais n'eſt-ce pas encore-là une vieille erreur, & n'eſt-il pas évident que les Bêtes rient très-bien à leur maniére, & itout auſſi-bien que l'Homme? Voyez deux jeunes Chiens folâtrer enſemble dans une campagne, ſe ſurprendre l'un l'autre, ſe faire des niches & de fauſſes peurs. Tout cela ſe peut-il faire ſans rire? Eſt-il donc eſſentiel au rire qui ſe faſſe comme dans l'Homme par un mouvement des lévres & de la bouche, avec un ſon de voix convulſif? Le rire n'eſt qu'une expreſſion de joïe, & cette expreſſion eſt néceſſairement différente dans les diverſes eſpéces d'animaux. L'Homme rit à ſa maniére, & le Chien rit à la ſienne. Qu'importe que ce ſoit par un éclat de voix, ou par un ſimple mouvement des oreilles ou de la queuë, ou quelqu'autre expreſſion ſemblable? C'eſt toujours rire. Quel parti

allez-vous prendre, Mad....? Suſpendez, je vous prie un moment votre déciſion. Je ſuis de l'avis des anciens Philoſophes, & en voici la raiſon. Le rire eſt une expreſſion de plaiſir & de joïe, mais tout plaiſir & toute joïe ne produit pas le rire. La ſeule joye qui produit le rire, eſt celle qui eſt accompagnée de ſurpriſe, & qui naît en nous à la vûë ſubite de quelque aſſortiſſement bizarre de deux idées ou de deux choſes incompatibles, comme d'un Magiſtrat habillé en Arlequin, ou d'un mal à-droit qui veut faire le capable. Cela eſt ſi vrai, que la même choſe qui nous fait rire dans des circonſtances ordinaires, ceſſe de nous paroître riſible dans d'autres circonſtances. Nous rions d'un homme qui pour ſon plaiſir ou par vanité, entreprenant de ſauter un foſſë plein d'eau, tombe au milieu; mais que ce même accident arrive à un autre homme qui fuit un ennemi armé, loin d'en rire nous en ſommes affligés; il faut par conſéquent, pour être capable de rire, pouvoir comparer enſemble deux idées & en apercevoir l'incompatibilité. Or, c'eſt ce que les Bêtes ne ſçauroient faire, parce qu'elles n'ont que des connoiſſances directes. Elles ont des ſentimens de ſatisfaction, de plaiſir & de joïe, & la plûpart les expriment très-diſtinctement, mais elles ne peuvent point avoir cette joïe qui naît de réfléxion ou de comparaiſon. Donc les Bêtes ne rient jamais, & les anciens Philoſophes ont eu raiſon. Revenons à nos Oiſeaux.

On peut m'objecter que les Oiſeaux répétent toujours la même choſe, & par conſéquent ne varient point leurs phraſes comme je le prétends. A cela je réponds qu'outre les différences qu'il eſt aiſé de remarquer dans le parler des Oiſeaux, de vîteſſe ou de lenteur, de haut & de bas, de longueur & de briéveté, il y en a vrai-ſemblablement beaucoup d'autres que nous n'apercevons pas, faute d'entendre leur langage, mais que les Oiſeaux entr'eux remarquent fort bien. Diſtinguons-nous leur phyſionomie! A peine nous doutons-nous qu'ils en ayent de différentes; rien n'eſt cependant plus certain, & ils ne s'y trompent point. J'ai vû une hirondelle porter à manger à ſix ou ſept petits rangés à la file ſur une aiguille de cadran. Les petits avoient beau changer de place, la mere ne ſe méprenoit jamais en donnant à manger deux fois de ſuite au même, & elle n'en oublioit aucun. Que dans un troupeau de cent Agneaux une Brebis entende bêler le ſien, elle le reconnoît auſſi-tôt & court le chercher. Deux Moineaux ſe reconnoiſſent entre mille au ſon de la voix. Je pourrois alléguer cent faits pareils, pour prouver que tous les Animaux ont dans leur commerce entr'eux une fineſſe de diſcernement qui nous échape, & qui leur fait remarquer entr'eux des différences qui ſont abſolument imperceptibles pour nous. Si donc beaucoup d'Oiſeaux nous paroiſſent chanter toujours la même chanſon, comme le Moineau, le Pinſon, le Serin,

ne

ne concluons pas qu'ils disent toujours la même chose Croyons plûtôt que c'est un effet du peu de finesse de nos oreilles par raport à un langage qui nous est totalement étranger & inconnu. Quand nous disons, *chassés ce matin*, & *je suis arrivé ce matin* : nous distinguons ces deux *matins* par la prononciation : mais la différence est si sensible pour un étranger, qu'il ne l'aperçoit presque pas. La langue Chinoise est pleine de semblables différences que les étrangers ont toutes les peines du monde à sentir & à faire sentir. Je m'imagine qu'un Homme né sourd qui entendroit pour la premiére fois parler les Hommes entr'eux, se persuaderoit aussi, ne connoissant ni voyelles, ni mots, ni syllables, qu'ils diroient toujours la même chose. Tel est le jugement que nous portons du ramage des Oiseaux.

Je ne veux pourtant point abuser de cette Réflexion pour soutenir qu'un Rossignol dans le printems varie autant ses discours qu'il varie son chant, ou qu'un Serin dans sa cage, dit autant de phrases différentes qu'il répéte de fois sa chanson. Non. Je suis au contraire persuadé que les Oiseaux sont babillards & amis des répétitions. Il est même nécessaire qu'ils le soient, & en voici la raison. Pour dire, *je vous aime*, nous avons cent phrases synonimes, cent expressions différentes, & il n'y a point de Thême que nous ne puissions, comme on dit, faire en deux façons. C'est un effet de la supériorité de nos connoissances, de la multiplicité de

nos idées, & pour ainsi dire, de la souplesse & de l'étendnë de notre esprit qui embrasse plusieurs objets ensemble, & qui aperçoit leurs raports réciproques. Il n'en est pas ainsi des Bêtes. La nature a donné à leurs connoissances des bornes si étroites, qu'elles ne peuvent envisager qu'un objet à la fois; & comme elles l'envisagent toujours simplement & de la même maniére, elles n'ont aussi communément qu'une seule façon d'exprimer leurs connoissances ou leurs sentimens. Cette remarque est importante pour connoître plus à fond le langage des Bêtes. Non-seulement il est borné, comme j'ai déja dit, aux seuls objets qui interressent leur conservation, mais il est encore borné par lui-même, en ce qu'il n'a communément qu'une seule expression pour chaque objet, & c'est-là la cause de leurs répétitions fréquentes; car comme il est naturel que les Bêtes insistent toujours sur le même objet, jusqu'à ce que leur desir soit satisfait, ou qu'il soit détourné par un objet plus pressant; & comme elles n'ont qu'une seule façon de s'exprimer sur chaque objet, il est nécessaire qu'elles répétent toujours la même expression, & que cette répétition dure aussi long-tems que l'objet les occupe. C'est ainsi qu'un chien qui aboye la nuit pour quelque bruit qu'il a entendu, ne fait évidemment que répéter toujours la même phrase : » Prenés garde. J'entends du bruit qui » m'inquiéte; ou je vois quelqu'un dont » je me défie « & qu'il la répétera tou-

jours jusqu'à ce que sa crainte soit passée. C'est ainsi qu'un Pinson amoureux répéte sans cesse à sa femelle la même expression de son amour & de sa tendresse, & ne lui dira vingt fois de suite que la même phrase : » je vous aime ; je vous ai» me ; » ou quelqu'autres équivalentes. Mais dans d'autres circonstances comme dans celles de la colére, & de la jalousie, de la satisfaction ou de la douleur, nous voyons que ce Chien & ce Pinson employent beaucoup d'autres phrases différentes, ou si nous n'en apercevons pas les différences, c'est uniquement, ou la faute de nos organes, ou le peu de connoissance que nous avons de leurs accens différens.

Il est donc vrai, pour revenir aux Oiseaux que nous avons pris pour exemple, que la plûpart répétent beaucoup. Il ne suffit pas même de dire la plûpart, tous sont dans le même cas, & si le Rossignol paroît moins se répéter, ce n'est que parce que sa phrase est plus longue, & la différence de ses accens plus marquée. Mais il n'est pas moins certain qu'ils ont des phrases différentes pour les différens sentimens qu'ils veulent exprimer, & que cette répétition ne vient que de ce que d'une part ils insistent long-tems sur un même objet, & que de l'autre ils n'ont pour chaque objet qu'une seule expression. Est-ce un défaut dans leur langage? Je veux bien le croire ; mais comparés encore, si vous voulez, ce prétendu défaut à l'avantage prétendu de nos am-

plifications, de nos métaphores, de nos hyperboles, de nos phrases entortillées, & vous trouverez dans les Oiseaux toujours du simple & du vrai, & dans le langage humain beaucoup de verbiage & de mensonges outrés.

Vous ne pouvez pas du moins refuser à la simplicité de leur langage un avantage que le nôtre n'a pas. C'est que dans chaque espéce il est uniforme & toujours le même dans tous les tems & dans tous les pays du monde, au lieu que dans l'espéce humaine, non-seulement chaque peuple a sa langue particuliére, mais la langue de chaque peuple varie continuellement, & au bout d'un certain tems ne se ressemble plus à elle-même. Un François du tems de Charlemagne ne nous entendroit pas plus que nous entendons un Espagnol ou un Anglois. Le langage des Bêtes & des Oiseaux n'est point sujet à ces variations incommodes. Les Rossignols & les Serins d'aujourd'hui parlent précisément le même langage qu'ils parloient avant le déluge. Portez-les aux Indes & à la Chine, ils n'y trouveront point une langue étrangére, & dès leur arrivée ils seront en état de converser avec leurs semblables sans le secours d'un interprête. Ne seroit-il pas à souhaiter, comme on l'a proposé quelquefois, que les hommes sur ce modèle établissent une langue générale qui seroit entenduë dans tout l'Univers?

Remarqués, Mad.... que cette simplicité, ou cette stérilité du langage des

Bêtes, vous paroîtra encore moins défectueuse, si vous faites réflexion qu'elle est remplacée par des mines, des gestes, & des mouvemens qui sont une espéce de langage très-intelligible, & un suplément de l'expression vocale. Un Chien, par exemple, n'a pas d'expression vocale pour demander pardon quand il aperçoit que vous êtes en colére contre lui; mais que fait-il? Il s'humilie devant vous, il rampe à vos pieds dans la posture d'un supliant. Il n'a pas de phrase pour dire, ouvrés-moi la porte, mais il y gratte, & vous avertit par-là du desir qu'il a d'entrer ou de sortir. Ne sont-ce pas-là des actions parlantes? Sans doute, puisqu'elles se font bien entendre. Ce seroit ici le lieu de faire, comme dit le proverbe populaire, des commentaires sur les grimaces des Singes. Car il n'est pas douteux, que si entre ces grimaces il y en a qui ne sont que pures grimaces, il y en a d'autres qui sont autant d'expressions qui valent bien des mots & des paroles.

Mais n'est-ce pas prendre trop d'avantage que de citer comme je fais d'une part l'exemple des Oiseaux qui sont en effet grands parleurs, & de l'autre celui des Chiens & des Singes qui sont grands gesticulateurs, tandis qu'il y a tant d'autres espéces de Bêtes qui n'ont que très-peu ou point d'expressions vocales, & dans lesquelles nous ne remarquons d'ailleurs aucun de ces gestes ou de ces actions parlantes? Non, je n'ai prétendu rien dissimuler. Si j'ai cité ces exemples,

c'eſt uniquement parce que ces Bêtes vivant au milieu de nous, nous les connoiſſons beaucoup mieux que toutes les autres eſpéces, & qu'il faut toujours raiſonner ſur les exemples les plus ſenſibles pour éclaircir des faits moins connus. Mais qu'importe que je cite l'exemple des Chiens ou des Chats? La nature eſt conſtamment uniforme, c'eſt un principe certain, & par conſéquent tout ce que nous remarquons d'eſſentiel dans une eſpéce de Bêtes, il faut le conclure pour toutes les autres.

J'avouë que les Poiſſons & les Reptiles preſentent ici à nos préjugés une aſſez grande difficulté. Comment concevoir qu'une Carpe ne ſoit pas en effet auſſi muette qu'on le dit communément; & quelle eſpéce de langage peut-on imaginer entre deux Cloportes ou deux Fourmis? Les Oiſeaux chantent, les Chiens aboyent, les Loups hurlent, les Cerfs brament, les Chevaux henniſſent, les Moutons bêlent. Mais le Poiſſon & l'inſecte rampant paroiſſent abſolument muets. Il eſt vrai que s'il y a quelques eſpéces de Bêtes dont le langage eſt plus ſenſible, & ſur lequel j'ai pû hazarder quelques conjectures vraiſemblables, ce ſeroit trop exiger de moi que de prétendre que j'explique de la même maniére celui des Reptiles & des Poiſſons. Car on peut bien prouver qu'ils ont un langage, quel qu'il ſoit, puiſque toutes les autres eſpéces de Bêtes en ſont pourvûës : mais comment entreprendre de le connoître & de

le démêler? Les uns vivent dans un élément qui nous est interdit; les autres nous échapent par leur petitesse.

Gardons-nous cependant sur ce point de nous livrer trop à nos préjugés. D'où sçavons-nous que les Poissons n'ont pas autant & peut-être plus d'expressions vocales que les Oiseaux mêmes? Les uns & les autres paroissent avoir été formés à peu près sur le même modèle. Les uns volent, les autres nagent, mais voler & nager est une même chose, l'élément seul est différent. Il est dit dans la Genèse que Dieu créa en même-tems du sein des œufs les Oiseaux & les Poissons, ce qui a servi de fondement à quelques Moines pour se persuader qu'on pouvoit les jours maigres manger indifféremment des uns & des autres. Les Poissons sont pourvûs des cinq sens que nous voyons dans les Oiseaux & dans tous les autres Animaux. Pourquoi n'auroient-ils pas aussi comme eux la faculté de parler? Si nous ne les entendons parler ni chanter, c'est peut-être faute d'un organe propre à les entendre. L'eau est remplie & toute pénétrée d'air que les Poissons respirent; pourquoi n'en pourroient-ils pas, par le moyen d'un ressort équivalent à la langue & au gosier, former des vibrations & des sons trop délicats, à la vérité, pour nos oreilles, mais qui seroient entendus dans chaque espéce. Observés, s'il vous plaît, que l'oreille de l'Homme est extrêmement grossiére, & que c'est l'effet d'une providence nécessaire. Car si notre oreille

étoit ſenſible aux plus petites vibrations de l'air dans lequel nous vivons, nous ſerions continuellement étourdis de mille bruits confus qui ne nous permettroient d'en diſtinguer aucun. Il y a donc certainement dans l'air beaucoup de ſons que nous n'entendons pas. Tel eſt le bruit que fait un Ver à ſoye en grugeant une feüille de murier. S'il eſt ſeul ou s'il n'y en a que cinq ou ſix, perſonne ne les entend; mettés-en une certaine quantité dans un cabinet, & alors tous ces petits bruits raſſemblés à l'uniſſon ſont très-ſenſibles à nos oreilles. Combien plus eſt-il poſſible qu'il y ait dans l'eau des bruits inſenſibles pour nous, & que par ce moyen les Poiſſons parlent ſans que nous puiſſions les entendre. J'aime du moins à me le figurer pour ne rien ôter aux ouvrages de la nature de la perfection qu'elle a coutume de leur donner; & je ne pourrois penſer ſans quelque eſpéce de chagrin Philoſophique qu'elle eût condamné à un éternel ſilence tant de peuples innombrables qui habitent les eſpaces immenſes des mers & des riviéres. Le ſilence eſt le partage des morts. La parole donne la vie aux vivans mêmes. Riés, ſi vous voulez, d'une idée ſi nouvelle, & plaiſantés ſur les Poiſſons parlant, comme ſans doute on ſe mocqua du premier qui fit mention des Poiſſons volans; mais prenés garde que l'un ne ſoit auſſi vrai que l'autre, & qu'il n'y ait dans vos plaiſanteries plus de préjugés que de raiſons. Pour moi je trouve

cette idée fondée en raiſonnement & en vraiſemblance, & cela me ſuffit pour l'adopter juſqu'à ce qu'on m'ait détrompé par des raiſons plus fortes.

Les Reptiles & les Inſectes ſont préciſément dans le même cas. Il y a pluſieurs eſpéces de Reptiles qui ont des expreſſions vocales très-ſenſibles, comme les Serpens, les Grenoüilles, les Crapauds; & par conſéquent, en raiſonnant ſur le principe de l'uniformité de la nature, on eſt en droit de ſupoſer dans les autres l'équivalent, ſans compter le ſuplément des mines, des geſtes & des regards. Il n'en eſt pas tout-à-fait ainſi des Inſectes. Il n'y en a aucune eſpéce qui ait une expreſſion vocale proprement dite que nous connoiſſons. Car on ſçait que le cri du Grillon, le chant de la Cigale, le cri de certains Papillons, le bourdonnement des Mouches n'eſt point ce qu'on apelle un ſon de voix, & que c'eſt un bruit cauſé par le frémiſſement d'une membrane; mais qu'importe? Il n'eſt pas douteux que le cri du Grillon & de la Cigale ne leur ſerve à s'apeler pour ſe joindre enſemble, & vraiſemblablement pour s'entretenir. On peut croire que le bourdonnement des Mouches leur ſert de même à ſe reconnoître dans chaque ſociété, ſoit par l'uniformité & l'uniſſon du ton, ſoit par des différences imperceptibles, que nous ne ſentons pas: ce qui fait l'équivalent de l'expreſſion vocale, & ce qui prouve auſſi combien la nature toujours uniforme dans le général &

dans l'essentiel, sçait varier les moyens & les détails. Or ce que la nature a fait pour quelques Insectes, elle l'a sûrement fait pour tous.

Il y a, par exemple, une espéce d'Araignées qui ont une façon toute particuliére de se témoigner l'une à l'autre le desir qu'elles ont de se raprocher. Il est vrai que je n'en ai jamais été que témoin auriculaire, mais on m'a assuré que c'étoient des Araignées qui faisoient le bruit dont je vais parler. Une Araignée qui veut avoir compagnie frape je ne sçais avec quel instrument sur le mur ou sur le bois où elle s'est établie neuf ou dix petits coups à peu près semblables aux battemens d'une montre; mais un peu plus forts & plus serrés. Après quoi elle attend qu'on lui réponde. Si elle n'entend point de réponse, elle recommence d'intervalle en intervalle pendant environ une heure ou deux, reprenant cet exercice & se reposant alternativement le jour comme la nuit. Au bout de deux ou trois jours, si elle n'entend rien, elle change de demeure, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé quelqu'un qui lui réponde. C'est une autre Araignée qui lui répond précisément de la même maniére & comme par écho. Si la proposition plaît à celle-ci, la conversation s'anime, & les battemens deviennent plus fréquens. Prêtez-y l'oreille & vous jugez par le bruit que peu à peu l'une s'aproche de l'autre, & que les battemens se joignent, enfin de si près qu'ils se confondent les uns dans les autres,

après quoi vous n'entendez plus rien. Tout le reste de l'entretien se passe apparemment à voix basse. Je me suis quelquefois amusé à faire ainsi l'écho d'une Araignée que j'entendois battre & dont j'imitois le bruit. Elle me répondoit fidèlement : elle m'attaquoit même quelquefois de conversation, & j'en ai souvent donné le plaisir à diverses personnes à qui je disois que c'étoit un esprit familier.

Combien de découvertes semblables ne ferions - nous pas sur les insectes, si nos organes étoient assez déliées pour sentir & apercevoir leurs mouvemens & leurs mines, & pour entendre leurs voix, ou ce qui leur tient lieu de voix ? Oüi, je suis persuadé que nous trouverions dans les Fourmis, dans les Vers, les Scarabées, les Chenilles, les Cloportes, les Mites, & en un mot dans tous les insectes un langage établi pour leurs besoins & pour leur conservation ; & comme il y a quelques espéces d'Insectes en qui nous remarquons plus d'industrie & de connoissance que dans de grands Animaux, il est à croire que ces espéces ont aussi un langage plus parfait à proportion, quoique toujours borné aux besoins de la vie.

J'ai vû quelqu'un porter beaucoup plus loin ses conjectures, & prétendre qu'avant le péché de l'homme, les Bêtes parloient très - distinctement entr'elles, & articuloient une langue que l'homme entendoit parfaitement comme elles entendoient aussi le langage de l'Homme. Il trouvoit

le fondement de cette conjecture dans la conversation que le Serpent eut avec Eve dans le Paradis Terrestre. Si dans ce tems-là, disoit-il, les Bêtes n'avoient eu d'autre langage que celui qu'elles ont aujourd'hui, quel auroit dû être l'étonnement d'Eve d'entendre un Serpent lier conversation avec elle, & lui faire des raisonnemens suivis ! Jugeons-en par l'étonnement de Balaam lorsqu'il entendit son Anesse lui parler. Frapé de cette merveille, il reconnut son crime & obéït à la voye de Dieu. Jugeons-en encore par l'effet que feroit sur nous un pareil événement. Si tout-à-coup nous voyons un Chien s'asseoir vis-à-vis de nous, & nous faire un discours suivi & raisonné, pour nous porter à commettre un crime, ou même pour nous persuader quelque chose d'indifférent : Quelle seroit notre surprise ? Les cheveux nous dresseroient sur la tête ; nous croirions voir le diable, & loin de nous laisser persuader, nous aurions horreur de pareils conseils, nous nous en défirions du moins, & nous irions au plus vîte consulter quelqu'un. Eve cependant ne fit rien de tout cela. Eve qui étoit si vertueuse & si éclairée, écouta tranquillement le discours artificieux du Serpent, disputa contre lui, & enfin se laissa séduire. Il falloit donc concluoit-il, que le Serpent, & par conséquent toutes les autres Bêtes parlassent alors comme les Hommes, & que si elles ne parlent plus aujourd'hui de la même façon, ce soit un châtiment de

Dieu

Dieu pour avoir servi d'organe au diable, & avoir contribué au péché de l'Homme.

Cette idée m'a fait rire, & si elle vous faisoit plaisir, je serois tenté de vous laisser l'adopter, d'autant plus que Platon dans sa politique a pensé des Bêtes quelque chose de semblable ; que Josephe dans ses antiquités est du même sentiment & que Saint Basile (ce qui est beaucoup plus fort) dit formellement dans son Homélie du Paradis terrestre, dont il fait une assez belle description, qu'il étoit peuplé de Bêtes *qui s'entendoient entre elles & qui parloient sensément.* Ce sont ses propres termes autant qu'il m'en souvient, car je n'ai point ici de Saint Basile. Mais vous m'accuseriez peut-être de vouloir aussi vous séduire comme le Serpent séduisit Eve, si je vous dissimulois ce qu'on doit penser de cette opinion. Ce n'est qu'une vaine conjecture qui n'a d'autre fondement que la sécurité d'Eve en raisonnant avec le Serpent. Or ce fondement est absolument ruïneux. Car avant le péché Eve ne connoissoit ni la crainte ni la défiance. Elle vit bien sans doute que le Serpent n'étoit que l'organe de quelque puissance supérieure. Cela même picqua sa curiosité, d'autant plus qu'étant née immortelle & exempte de douleur, elle sçavoit bien qu'elle n'avoit rien à craindre, & sa curiosité la rendant encore plus hardie, elle fit l'épreuve fatale de sa foiblesse. Vous voyez que je n'aime que le vrai. Mais permettés

moi cependant de profiter en paſſant du texte de Saint Baſile, pour autoriſer mon ſentiment ſur le langage des Bêtes. Car ſi elles s'entendoient entr'elles dans le Paradis Terreſtre, & ſi elles *parloient ſenſément*, c'eſt-à-dire, avec connoiſſance, à propos & conformément à leurs beſoins, pourquoi auroient-elles perdu ce privilége ?

Il eſt tems de finir ce petit Ouvrage. Je ſuis ſur le point de retourner à Paris, & je veux qu'il devance mon arrivée, afin que vous ayez le tems de faire vos réflexions pour me les communiquer à mon retour. Mais finirai-je ſans vous donner un dictionnaire détaillé du langage des Bêtes ? Hélas oüi, car vous voyez bien que la choſe eſt impoſſible. Autant d'eſpéces de Bêtes, autant de dictionnaires différens, il eſt vrai que chaque dictionnaire ſeroit fort court : mais le nombre en ſeroit infini. Pour vous donner celui des Oiſeaux, il faudroit pouvoir diſtinguer & pouvoir noter les quarts & demi quarts de ton dont leur langage eſt compoſé. Il faudroit pouvoir prêter l'oreille à tout ce qu'ils diſent dans toutes les circonſtances, & c'eſt un peuple ſi vif & ſi ſauvage, qu'il n'eſt pas poſſible de le ſuivre.

Le Serin eſt plus familier. Auſſi pourrez-vous, avec un peu d'attention, démêler la ſignification de la plûpart de ſes phraſes. Quand il voit que ſa femelle néglige de couver ſes œufs, & s'abſente du nid trop long-tems, écoutés ſon diſ-

cours, il lui dit sûrement alors qu'il est inquiet, qu'il faut qu'elle aille à ses œufs, qu'il la battra, si elle ne rentre dans le nid. Lorsque la femelle obligée de tenir ses petits chaudement sous elle, n'a pas le tems d'aller manger, & que le mâle lui dégorge de la nourriture dans le bec, elle lui témoigne sa satisfaction par le battement de ses aîles & par un petit cri différent de tous les autres, qui doit nécessairement signifier. » Je suis » bien aise, vous me faites plaisir. » Il y a sur-tout deux circonstances où le Serin, ainsi que le Rossignol, le Pinson, la Fauvette & tous les Oiseaux, parle, ou si vous voulez, chante plus qu'à l'ordinaire. C'est lorsqu'il apelle ou qu'il sollicite une femelle, & tandis qu'elle couve ses œufs ou ses petits. Quoique, dans ces deux circonstances, sa phrase paroisse la même, on peut cependant remarquer, outre les différences que nous n'apercevons pas, que dans la premiére le chant est plus vif, plus animé & accompagné d'action; & que peut-il signifier alors? si ce n'est: » Venés charmante » femelle qui cherchés un mari: Je vous » épouserai, nous ferons ménage ensem- » ble. « Dans la seconde circonstance, le Serin & le Rossignol disent toute autre chose. Ce qui les fait chanter alors, c'est le besoin de rassurer la femelle trop occupée pour songer à la sûreté. Le mari veille pour elle, perché sur une branche voisine, d'où il observe tout ce qui se passe pour avertir sa femme, s'il sur-

vient quelque juste sujet de crainte. S'il cessoit quelque-tems de chanter, la femelle inquiéte quitteroit son nid. Tandis qu'il chante, elle y reste tranquille; mais croire que le Rossignol chante alors pour chanter, c'est un préjugé qui n'a nulle vraisemblance, puisque les Oiseaux n'ont nulle idée de chant, ni aucun sentiment d'harmonie. Quand même on voudroit croire qu'il chante, il faudroit toujours supofer qu'il chante ces paroles; je veux dire que son chant signifie quelque chose; eh! que peut-il vouloir exprimer alors, si ce n'est de dire à sa femme : » soyez tranquille, je veille pour vous, » vous n'avez rien à craindre, je vous « avertirai s'il arrive quelque chose. « Voilà ce que disent tous les Oiseaux, & ce qu'ils répétent tout le jour en pareille circonstance. Le Moineau plus laconique dans son style, le dit en une phrase fort courte, mais qu'il répete continuellement. La phrase du Pinson est un peu plus longue, celle du Serin l'est encore davantage, celie de la Fauvette encore plus, & enfin celle du Rossignol est la plus longue de toutes. Car je ne regarde toute la suite de son chant que comme une seule phrase qui n'en dit pas plus que celle du Moineau. Telle est aussi la phrase que deux Chats rivaux miaulent en dialogue sur une gouttiére. Ce n'est qu'une longue phrase répetée, qui exprime leur jalousie & leur colére. Aussi est-elle toujours suivie d'un combat en forme & de la défaite de l'un des deux,

de ſorte qu'on pourroit les comparer aux Héros d'Homére, qui ne manquoient jamais de ſe faire l'un à l'autre de longues harangues avant que d'en venir aux coups de main.

Voilà inſenſiblement, Mad.... un petit détail de dictionnaire que je vous fais, & qui pourra, ſi vous voulez, vous ſervir de clef pour expliquer du mieux que vous pourrez le langage de toutes les Bêtes. Voulez-vous encore une méthode fort ſimple? La voici. Tout le langage des Bêtes ſe réduit à exprimer les ſentimens de leurs paſſions, & on peut réduire toutes leurs paſſions à un petit nombre; ce ſont: le plaiſir, la douleur, la colére, la crainte, l'amour, le deſir de manger, le ſoin de leurs Petits. Si vous voulez donc avoir le dictionnaire du langage des Bêtes, obſervez-les dans les circonſtances de ces différentes paſſions, & comme elles n'ont communément qu'une expreſſion pour chacune, vous aurez bien-tôt compoſé vos dictionnaires ſur le modèle que je vous ai propoſé. Enſuite de ces différens dictionnaires réunis, vous en ferez un polyglotte qui contiendra tous les différens langages des Bêtes. Par exemple, cette phraſe: » Je ſens de la douleur, « vous la rendrez de ſuite en langage de Chien, de Chat, de Cochon, de Pie, de Merle, &c. Le tout bien noté en bécarre & en bémol, & je vous réponds que cela ſera une lecture des plus comiques.

Je plaiſante, comme vous voyez. Il le faut bien. Mais que direz-vous de ma

franchise ? Je vais vous faire un aveu qui réduit presqu'à rien tout le langage des Bêtes. C'est qu'il en faut absolument retrancher tout ce qui s'apelle phrase & construction de grammaire, sans en excepter les plus courtes. Croirez-vous bien, par exemple, que le Rossignol le plus éloquent ne peut pas dire dans son langage, *j'aime, je suis bien aise, je sens du plaisir.* Rien n'est plus vrai. Toute phrase où il entre ce qu'on apelle en grammaire première, seconde & troisiéme personne, *je, vous, lui, nous*, & tout autre pronom semblable, sans compter les noms qu'on apelle collectifs, relatifs, comparatifs, &c. il faut les rayer toutes du dictionnaire des Bêtes. La raison en est toute simple, c'est que tous ces mots expriment des idées abstraites & métaphysiques, que les Bêtes ne sçauroient avoir. Elles n'ont que des connoissances directes, absolument bornées à l'objet present & matériel qui frape leurs sens. L'Homme infiniment supérieur dans son langage, comme dans ses idées, ne sçauroit exprimer sans composer son discours de termes personnels & relatifs, qui en déterminent le sens & l'aplication. Ceux mêmes qui parlent le plus mal une langue, comme un Allemand qui écorche le François, vous diront : *moi souffrir fiévre, vous aimer vin.* Dans les Bêtes la façon de s'exprimer est encore beaucoup au-dessous de ce jargon, & si j'ai rendu leurs expressions par des phrases composées à notre maniére, c'est que je ne pouvois pas les rendre autre-

ment; car dans la vérité les Bêtes ne peuvent, pour ainsi dire, exprimer que le nom des passions qu'elles sentent : elles ne peuvent avoir d'autres expressions que celles qui répondent à celles-ci, douleur, plaisir, crainte, colére, &c.

J'en suis fâché pour l'honneur des Bêtes; mais il faut être vrai, & je n'ai pas entrepris de leur rien attribuer de plus que ce que la nature elle-même a jugé à propos de leur donner. Ne croyez pourtant pas que tout soit perdu. Car à bien prendre la chose, qu'importe que les Bêtes disent une phrase personnifiée & composée à notre maniére; pourvû qu'elles se fassent également entendre. Il est vrai que votre Chienne ne peut pas vous dire : *Je vous aime ;* mais ce qu'elle vous dit, signifie en effet qu'elle vous aime, & vous l'entendez fort bien. Que lui faut-il davantage, & que pouvez-vous desirer de plus? Cela ne revient-il pas au même? Sans doute. Ainsi ne vous découragez pas, Madame..... & si vous avez du tems à perdre, méprisez la chicane que je viens de vous faire, & travaillez sérieusement à vos dictionnaires. Que vous aurez de plaisir, quand vous serez devenuë assez habile pour converser avec les Oiseaux, & pour entendre tous les secrets de leur ménage! On ne vous verra plus que dans les bois, & le monde s'en prendra peut-être à moi de l'avoir privé d'une société aussi aimable que la vôtre. Adieu.

FIN.





WILLIAM SALLOCH
Pines Bridge Road
Ossining, N.Y. 10562

